

# Bénédition de l'abîme

par Archaka

(Sri mira trust 1990)

*Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne  
et aille s'asseoir à son ancienne place...*

PLATON, La République, Livre VII

*Nul ne peut atteindre le ciel qui ne soit passé par l'enfer," écrit Sri Aurobindo dans Savitri, où il précise que l'enfer est un raccourci vers le ciel!"*

*Ne nous étonnons pas : l'Indien, pour qui le monde est la manifestation de la Joie créatrice de Dieu, est loin d'avoir la même conception du Mal que les Occidentaux. Ne voit-on pas, dans le Râmâyana, deux gardiens du paradis de Vishnou s'incarner sur terre comme démons et s'opposer à Râm, avatar de Vishnou ? Et dans le Mahâbhârata, Krishna donner son armée au camp contre lequel il combat, aurige du char de son ami Ardjourna ? Vision, dans les deux cas, d'une inexorable vérité où, en Dieu, le Bien et le Mal sont un, sont dépassés, n'existent pas, lors même que, de notre côté, tout est inexplicable et douloureux conflit.*

*Ici encore, laissons Sri Aurobindo faire la lumière : Dans sa manifestation cosmique actuelle, le Suprême, étant l'Infini et n'étant lié par aucune limitation, peut manifester en Lui-même, en la conscience de ses possibilités innombrables, quelque chose qui semble être son propre contraire, quelque chose où il peut y avoir l'Obscurité, l'Inconscience, l'Inertie, l'Insensibilité, la Dissonance et la Désintégration. C'est cela que nous voyons à la base du monde matériel et qu'aujourd'hui nous appelons Inconscient — l'Océan inconscient du Rig Véda, où l'Un était dissimulé et où il est apparu sous la forme de cet univers —, ou comme on l'appelle parfois, le non-être, Assat. L'Ignorance, qui est la caractéristique de notre mental et de notre vie, est le*

*résultat de cette origine dans l'Inconscience. De surcroît, dans l'évolution à partir de l'existence inconsciente, s'élèvent naturellement des pouvoirs et des êtres qui ont pour intérêt de maintenir toutes les négations du Divin, l'erreur et l'inconscience, la souffrance et la peine, l'obscurité, la mort, la faiblesse, la maladie, le désaccord, le mal. D'où la perversion de la manifestation ici-bas, son inaptitude à révéler l'essence véritable du Divin. Toutefois, dans cette assise même de cette évolution, tout ce qui est divin se trouve involué et exerce une pression pour évoluer : la Lumière, la Conscience, la Puissance, la Perfection, la Beauté, l'Amour. Car dans L'Inconscient lui-même et derrière les perversions de l'Ignorance, se cache et œuvre la Conscience divine qui doit apparaître de plus en plus, rejetant pour finir tous ses déguisements. C'est pourquoi il est dit que le monde a pour mission d'exprimer le Divin. "(Lettres sur le Yoga).*

*Dans une autre lettre, Sri Aurobindo va encore plus loin et plus profond : Pourquoi a-t-il fallu que le mal et le chagrin entrent dans le Bien et la Béatitude et la Paix du Divin ? Il est difficile de répondre à l'intelligence humaine à son propre niveau, car la conscience à laquelle appartient l'origine de ce phénomène et pour laquelle celui-ci se justifie pour ainsi dire automatiquement en une connaissance supra-intellectuelle est une intelligence cosmique et non pas une intelligence humaine individualisée ; elle voit en de plus vastes espaces, elle a une autre vision et une autre manière de connaître, d'autres termes de conscience que la raison et les sensations humaines. On pourrait répondre ceci au mental humain : tandis qu'en soi l'Infini pouvait être libre de ces perturbations, une fois que la manifestation a commencé, une possibilité infinie a elle aussi commencé ; et d'entre les possibilités infinies que la manifestation a pour rôle d'exprimer peu à peu, il y avait de toute évidence la négation, l'apparente négation effective — avec toutes ses conséquences — du Pouvoir, de la Lumière, de la Paix, de la Félicité. Si l'on demande pourquoi il a fallu, même si c'était possible, que cela soit accepté, la réponse la plus proche de la Vérité cosmique que puisse faire l'intelligence humaine est que, dans le passage du Divin dans l'Unicité, au Divin dans la Multiplicité, ou dans les rapports de l'un avec l'autre, cette alarmante possibilité est à un certain stade devenue une inéluctabilité. Dès lors, en effet, qu'elle apparaît, elle acquiert pour l'Âme qui descend dans la manifestation évolutive un charme irrésistible qui crée l'inéluctabilité — charme qui, en termes humains, au niveau terrestre, pourrait s'interpréter comme l'appel de l'inconnu, la joie du danger, de la difficulté et de l'aventure, la volonté de tenter l'impossible, de dénombrier l'incalculable, la volonté de créer le nouveau et l'incrée avec pour matériau son moi et sa vie, la fascination des contradictoires et de leur harmonisation difficile. Ces choses traduites en une autre conscience, supra-physique et surhumaine, plus haute et plus vaste que le mental, ont représenté la tentation qui a conduit à la chute. Car, pour l'être de lumière originel sur le point de descendre, la seule chose inconnue était les profondeurs de l'abîme, les possibilités du Divin dans L'Ignorance et l'Inconscience. De l'autre côté, de la part de l'Unicité divine, un vaste consentement, une compassion, un accord, une aide, une suprême connaissance que cette chose devait être, qu'étant apparue elle devait être exprimée, que son apparition fait en un certain sens partie d'une sagesse incalculable et infinie, que, si le plongeon dans la Nuit était inévitable, l'émergence en un nouveau Jour sans précédent était aussi une certitude et qu'ainsi seulement une certaine manifestation de la Vérité suprême pouvait s'effectuer."(Lettres sur le Yoga)*

*Dans ces conditions, il ne peut y avoir que bénédiction de l'abîme. L'énigme que représente l'existence du Mal fait nécessairement place au mystère de l'Amour divin.*

*Comment Dieu nous voit-il ? Comment la Lumière éternelle et infinie voit-elle les Ténèbres ? Quel regard pose en vérité sur nous l'homme de Dieu qu'illumine la connaissance divine ? Ce*

*sont là des questions auxquelles ces pages s'efforcent de répondre en prenant pour point de départ le célèbre mythe de la caverne que Platon raconte dans La république.*

*Le lecteur s'étonnera peut-être que le nom de Sri Aurobindo n'y soit guère mentionné. Mais celui qui sait lire entre les lignes le trouvera partout.*

## LIVRE PREMIER

Dure et lourde est la tâche du rédempteur du monde ;  
C'est le monde lui-même qui est son adversaire,  
Ses ennemis sont ceux qu'il est venu sauver.

---

Toutes les choses obscures, sa connaissance doit rallumer,  
Toutes les choses perverses, sa puissance dénouer ;  
Il doit passer sur l'autre rivage de l'océan du mensonge,  
Il doit entrer dans l'obscurité du monde afin d'y apporter la lumière.  
Le cœur du mal doit être mis à nu sous ses yeux,  
Il doit en apprendre la sombre Nécessité cosmique,  
Le bien-fondé et les terrifiantes racines dans le sol de la Nature.  
Il doit connaître la pensée qui anime l'acte du démon  
Et justifie l'orgueil errant du Titan  
Et la fausseté qui se cache dans les rêves distordus de la terre ;  
Il lui faut pénétrer dans l'éternité de la Nuit  
Et connaître la ténèbre de Dieu comme il connaît son Soleil.  
Il doit pour cela descendre dans la fosse,  
Pour cela, envahir les vastitudes de la douleur.  
Impérissable et sage et infini,  
Il doit encore traverser l'Enfer pour racheter le monde.

Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre VI, Chant II.

Où est l'être qui n'a jamais souffert, ni jamais fait souffrir ? Heureux les affligés ! Heureux, bienheureux soyons-nous tous, car tous, sans aucune exception, nous sommes du début à la fin astreints à la souffrance. Serions-nous criminels et dépravés, le plus grand saint, le sage le plus parfait, le plus sublime messie ont eux aussi gémi dans les chaînes et, délibérément, ou involontairement, ont fait souffrir ceux qu'ils connaissaient avant d'atteindre à leur ampleur lustrale, et même après. Et malgré la lumière qui les emplissait, ils n'ont ensuite cessé de souffrir, d'une autre façon, peut-être, mais tout aussi réelle et certainement plus intense : c'était désormais la souffrance du monde entier qui affluait en eux et secouait leur être comme un séisme sacré.

Qu'alors ils aient compris l'agonie où chacun de nous, à chaque instant, se débat, qu'ils aient voulu nous sauver de la nuit tentaculaire, rien n'est plus sûr. Et qu'un amour immense ait jailli de leur centre pour nous donner la paix, nous pouvons en être certains. Mais nos maux ont-ils pour autant cessé ? En dépit de leur sacrifice, la douleur d'exister s'est-elle si peu que ce soit relâchée ? Leurs paroles nous ont, certes, consolés bien des fois. Consolés, non pas guéris. Elles nous ont donné à croire en autre chose que le mirage martyrisant des jours. Mais ces paroles, comment les comprendre vraiment et les mettre en pratique ? Formés de la même argile que nous, animés d'un même souffle, pliés à une même manière de percevoir le monde et de le penser, ils ont parlé en notre nom et pour nous éclairer. Ils ont montré de quoi notre race est capable, à quel niveau elle peut se hisser dans l'intelligence de ce qui nous transcende. Pourvu que nous vivions selon leur exemple, nous aussi découvririons personnellement l'extase où leur âme était plongée. Était-ce ce qu'ils disaient ? Ou seulement ce que suggéraient leurs adeptes ?

Leur conquête de la souffrance est devenue doctrine et religion. Or, ils avaient souffert non pas pour nous, non pas à cause de nous, mais avec nous. On a dit cependant qu'ils s'étaient immolés,

qu'ils avaient donné leur vie pour nous racheter comme si, accablés par notre condition, dont nous serions mystérieusement responsables, et surmontant leur dégoût, ils avaient décidé de s'immerger dans la houle visqueuse de nos ténèbres afin de nous en délivrer. On l'a dit du Bouddha comme on l'a dit du Christ et de bien d'autres encore. Et l'affirmation contient sans doute une part de vérité.

Mais en soulignant notre infortune, elle nous y condamne et finit par nous proclamer indignes du divin holocauste. Notre misère ne prouve-t-elle pas que nos sauveurs sont morts en vain ? Leur abnégation n'est mise en doute par personne, leur pouvoir de nous rédimer n'est pas davantage contesté : nous seuls sommes fautifs. Si, après le don que le Bouddha et le Christ ont fait d'eux-mêmes, nous en sommes encore à nous haïr et nous entretuer, c'est que nous sommes incurables. Eux ont tout donné, pour que la lumière se fasse en nous. Mais nous les avons répudiés. Et nous piétons dans une nuit interminable — celle-là même, nous devrions à la fin le comprendre, où ils avaient erré en suffoquant et à laquelle ils s'étaient arrachés en hurlant et en pleurant d'horreur.

Croyons-nous donc, en vérité, que nos grands Instructeurs spirituels auraient jamais pu nous enseigner s'ils n'avaient entièrement partagé notre sort ? Même cécité, même ignorance, mêmes craintes et mêmes souffrances en quoi auraient-ils différé de nous ? S'ils devaient nous comprendre, ne devaient-ils pas nous ressembler ? Si leur destin n'avait été identique au nôtre, auraient-ils seulement pu en concevoir la calamité ? Nous-mêmes, pour la plupart, ne nous doutons pas de l'envergure du mal qui nous déchire. Nous savons seulement que nous souffrons. Eux ont affronté le tortionnaire fantôme que nous ne voyons pas et qui nous étrangle à chaque instant.

Pour eux, le mal que nous endurons et le mal que nous commettons ont révélé leur origine unique. Aucune dissemblance entre les deux. Le pouvoir qui nous dévore nous induit à dévorer. Et patiemment, leurs yeux ont fouillé l'obscurité où nous nous lacérons les uns les autres tandis que d'invisibles mâchoires nous brisent. Toutes les souffrances, l'une après l'autre, ont transpercé leur cœur, et ils ont gémi au nom de la mère berçant son enfant mort et de la femme atterrée par l'abandon de son amant, ils ont senti tomber en eux d'innombrables soldats qui, ennemis pour eux-mêmes, étaient réunis en leur âme éclairée, ils ont subi le viol des maux de toutes sortes dont, partout sur la Terre, chaque corps est la proie pantelante. Les souffrances morales et physiques ont toutes déferlé en eux, faisant sauter le barrage derrière lequel reposait leur puissance d'aimer. Alors seulement, ils ont compris le sens de leurs propres souffrances, et qu'elles n'étaient rien en regard de celles d'autrui. Les yeux éplorés de l'humanité entière ont scintillé en eux, tous les yeux gelés par l'effroi et l'incompréhension. Et de leurs yeux à eux, se sont alors écoulées des larmes d'amour pur.

Comment leur aurait-il été possible de préférer personne, d'être en un camp plutôt qu'un autre ? Face à la douleur universelle, ne pouvait naître qu'une universelle compassion. Détachés du mal qui pouvait encore leur advenir, ils n'avaient plus souci que d'abolir en chacun la hantise avilissante des pouvoirs de la Nuit.

Leurs hagiographes en font des êtres parfaits depuis l'instant de leur naissance, ce qui, leur attribuant une nature différente, les rendrait incapables de comprendre notre imperfection. Mais ils ne sont qu'un peu plus conscients que nous grâce à la rigueur de leur ascèse, et c'est cette conscience qui leur permet de voir à quel point nous ronge la hideur innommable de l'inconscience, et de vivre jusqu'à son paroxysme l'épouvante qui nous roue quotidiennement de

coups. De là, l'invincible besoin de nous en arracher et de déverser sur nous, quels que soient nos vices et nos crimes, la paisible radiance de leur amour sans conditions.

Nous ne le savons pas, mais nos fronts reposent sur les genoux des voyants, et leurs mains caressent nos cheveux. Ils semblent prier, recueillis dans le silence de visions intérieures et y lisant l'arcane de l'amour dont ils sont les instruments. Immobiles en leur contemplation, ils bénissent le monde depuis leurs profondeurs illuminées. Une énergie inhumaine les envahit du pouvoir de nous purifier. Et leurs mains qui se posent sur nous, qui touchent le sommet de notre tête comme afin de l'ouvrir doucement à de neuves intuitions ou qui pressent notre front pour y susciter un regard plus réel, ou qui dessinent sur nos lèvres le diagramme de la vérité, sans doute ne les sentons-nous pas. Mais que croyons-nous que faisaient le Bouddha ou le Christ et tous les grands Instructeurs lorsque, les yeux clos, ils plongeaient en l'océan d'une Lumière irrespirée ?

Leur sourire, gravé par nous dans la pierre et le marbre, l'ivoire et le bois, l'argent et l'or, ou peint sur la toile et les murs nous laisse croire que ce qu'ils voyaient alors était beauté interdite à nos yeux. Mais qu'en savons-nous au fond ? Peut-être leur sourire était-il seulement la signature du pouvoir qui les habitait et, par leur intermédiaire, bravait la nuit du monde. Peut-être ce qu'ils voyaient était-il l'étendue de l'horreur qui nous écrase et leur sourire ne faisait-il qu'indiquer la paix à laquelle il faut atteindre pour en être vainqueur. Peut-être et même sans doute continuaient-ils de partager nos maux mais en eux, une puissance s'était levée, redoutable et suprême, dont un sourire pouvait sauver le monde, ou le détruire.

La puissance d'aimer chacun sans un mot s'était levée en eux et les avait pris comme canaux pour ondoyer nos vies. Ils ne demandaient rien pour eux, pas même que fût exaucée leur prière. Et dans leur éperdue offrande silencieuse, l'astre de Dieu rayonnait, bénissant toutes les formes de vie, de celles qui nous paraissent les plus abjectes à celles qui nous semblent les plus belles.

Ainsi se célèbre le sacrifice dont nul ne se doute, qui est de contenir sans trembler toutes les plaies du monde, comme un paysage atroce en le calme transparent du cœur, et d'y faire descendre le fleuve céleste de la Grâce.

Ces rédempteurs aux yeux fermés balisent notre histoire sans que nous nous doutions du mystère dont leur être est le lieu. Nous ne voyons que le sourire aux commissures des lèvres et envions la sérénité. Nous n'imaginons pas que, derrière les paupières closes, un drame se déroule dont notre salut est l'enjeu. Nous disons que le sacrifice de Jésus est sa crucifixion et ne comprenons pas que, tous les jours, le sacrifice se répétait lorsqu'il étendait les mains vers les mains et les fronts et les corps et, sans se soucier d'en garder un seul atome pour lui, y transfusait la lumière dont il était le vaisseau bien-aimé.

Nous le voyons avec nos yeux, qui sont de presque-aveugles, tandis qu'il nous regardait avec les siens, qui étaient visionnaires. Nous croyons que, semblable à nous extérieurement, il vivait intérieurement comme nous, partagé entre des désirs impérieux et futiles, harcelé par le doute et l'envie de l'éteindre en régentant le monde. Mais rien de tel en lui. Tout était silence là où, pour nous, tout est stridence et bourdonnement. Tout était lumière là où, pour nous, tout est au mieux pénombre glauque et indistinct crépuscule. Ce qu'il disait, ce qu'il faisait n'était issu d'aucune recherche tâtonnante, mais naissait spontanément. Il n'en était que le support physique. Annihilé en Dieu, il ne pouvait exprimer que Dieu. Aurait-il tué, mis Jérusalem à sac, profané le temple unique du seul peuple d'alors qui adorât l'Unique, il n'aurait rien fait en réalité, mais Dieu aurait

tué, mis à sac et profané. Car Dieu est de tous les côtés à la fois. Il est l'enfant que nous mettons au monde et le père que nous inhumons, l'épouse que nous chérissons, l'ami à qui nous nous confions, comme il est celui qui nous trahit, celle qui nous ment et l'ennemi qui se coule dans l'ombre et nous tue, nous et notre race sans que l'explique aucun pourquoi. Dieu est à la fois Jésus, Jean et Judas. Et cette insupportable connaissance, le messie d'Occident la possédait. C'était elle, la source de son amour pour tous. C'était grâce à elle qui resplendissait, inaltérable, en lui qu'il pouvait se pencher sur toutes les formes de la misère et apaiser autant les regards implorants qui se rivaient à lui que l'esprit des fourbes qui se détournait de lui pour tisser dans l'obscurité l'étoffe dont serait un jour recouvert son cadavre.

Jésus était ainsi. Et tous les sages, tous les voyants, tous les hommes de Dieu également, à quelque pays et quelque époque qu'ils appartiennent du moins depuis le moment où l'âme humaine a découvert l'Unique. De quelque manière qu'ils la forment, leur connaissance du monde et de Dieu est la même. Et de quelque manière qu'ils le manifestent, le même amour est en eux. La même compassion pour tous les hommes les habite. Le même pardon pour tout le mal qui, à chaque instant, est fait non pas tant par les hommes que par leur entremise inconsciente.

Heureux les affligés ne veut pas dire que ceux-là seuls qui souffrent auront droit au bonheur de vivre dans le Royaume de Dieu. Cela signifie que nous souffrons tous et que, tous, nous entrerons dans le Royaume, parce que, tous, nous sommes Dieu. Même le paria, la prostituée, le dictateur et l'assassin. Oui, même eux ou bien faut-il dire eux surtout ? Leur misère n'est-elle pas incomparablement plus grande que celle de la plupart des hommes ? Ne sont-ils pas recouverts de plus de ténèbres ? Ne portent-ils pas le poids d'une ignorance plus obtuse ? Celui pour qui le mensonge est le seul langage n'est-il pas plus écrasé que celui dont la conformation exige la vérité ? Ne souffre-t-il pas davantage ? Et le parjure et le voleur et le meurtrier ne sont-ils pas enchaînés à de plus grandes douleurs que ceux que guide une morale ? Les criminels du monde ne sont-ils pas condamnés à ne pas percevoir en eux le délicat ruissellement de la beauté ? Pour eux, un seul maître, et qui les possède : le désir d'enténébrer, d'avilir, d'abaisser, de détruire. Est-il malheur plus grand ? Est-il affliction pire ? Ils sont incapables de goûter, ou seulement de vouloir, ou même d'imaginer un autre état. Il leur est imposé d'emplir le monde de leur pestilence. Hébétés, impénitents, ils vont de crime en crime sans pouvoir deviner la beauté dont ils se privent. Ils ne peuvent faire autrement. Ils ont été coulés dans les fonderies du Mal. L'avaient-ils voulu ? Il est trop tard maintenant. Ils ne peuvent pas plus reconnaître l'éthique grâce à laquelle nous mettons un peu de clarté dans le désordre de nos jours que nous ne pouvons percevoir les ultra-sons.

Quelque chose leur manque, ou bien a été détruit en eux et ne peut plus fonctionner. Un rôle leur a été assigné, qu'ils n'ont pas choisi et qu'ils remplissent avec une jubilation que nous disons perverse parce qu'elle va à l'encontre de nos lois. Nous ne voyons pas qu'en réalité ils ne sont pas exactement comme nous, même si, par l'apparence, ils relèvent de notre milieu. Pas davantage nous ne voyons à quel point leur misère est grande, dont ils ne semblent pas se rendre compte. Mais les voyants, les inspirés, les sages ont ce pouvoir : en le criminel, en le pécheur, ils reconnaissent une créature de Dieu. Non une image hallucinée, ou un reflet distordu de leur Seigneur, mais un fragment de la Divinité. Ne nous étonnons pas, dès lors, de découvrir des réprouvés autour des illuminés que nous révérons. Sur eux soit répandue la Lumière suprême. Que, sur eux, descende la Vérité. Qu'en eux s'ouvre un jour — demain ou dans une autre vie — la porte aujourd'hui scellée de la conscience divine.

Parce qu'ils ont eux-mêmes souffert et vécu dans l'ignorance, les grands voyants savent la marge qui nous sépare de leur béatitude. Au mépris de tout danger et défiant l'opprobre de leurs zéloteurs, ils enjambent l'abîme qu'ils ont jadis franchi seuls. Et sur nous, ils font descendre l'amour en un torrent de lumière vivante. Nous ne voyons d'eux que des corps semblables aux nôtres. Mais en leur recueillement, ils sont pareils à des montagnes respirant doucement. Aussi imperturbables et majestueux que des montagnes s'élevant vers le ciel, ils font descendre sur nous la force balsamique dont ils savent que nous avons besoin pour avancer dans notre vie aveugle. Et l'onde descend sur nous sans que nous le sachions, touche notre tête et s'y fraie un passage afin de nous irriguer d'images inconnues. Sur chacun de nous, elle descend, que nous soyons véridiques ou trompeurs, que nous recherchions la vertu ou nous roulions dans l'immonde. Elle descend, elle descend, elle ne cesse de descendre depuis les sommets du firmament, halée par l'âme des voyants dont l'immobilité nous accorde un nouveau mouvement. Ainsi nous est-il donné de découvrir et d'inventer et de vivre toujours plus clairement. Ainsi nous est-il pardonné pour ce que nous appelons nos péchés, nos crimes et nos erreurs et qui n'est que stigmates laissés en nous par les mains de la Nuit.

Peu importe, pour l'illuminé, le temps qu'il y faudra : la beauté, la grandeur qu'il perçoit sans avoir à les nommer s'incarneront un jour sur la Terre. Et de même que, demain, des perspectives inimaginées s'ouvriront dans les arts et les sciences et les systèmes de pensée, de même l'être le plus répugnant s'ouvrira-t-il dans l'avenir à la lumière que le sage fait couler en lui. Aujourd'hui asservi aux ténèbres et s'identifiant avec leur voracité, le criminel ne se doute de rien : faussaire, ou meurtrier, valet sans fin dupé par le Mal qui l'emploie ou tyran démoniaque qu'abomine le monde, il ne veut que cet orgasme noir où il se sent puissant et qui l'anéantit. Or, sur lui, cependant, descend la même cascade de lumière et d'amour que sur ceux d'entre nous qui nous semblent les plus méritants. Cessons un instant de recenser nos vertus et de briguer pour elles des médailles célestes et regardons la vérité en face : inconscient du mal qui le saccage, le pécheur est celui qui souffre le plus, celui que recouvre la boue primitive dont notre espèce est née et qui n'a même pas la force de se plaindre. Et par son intermédiaire, le sage bénit le Mal afin de le transmuier.

Si le Christ n'a pas aimé les pires d'entre nous, il n'a aimé personne. Comprendons-le, admettons-le et voyons alors pourquoi les maudits l'ont renié, pourquoi ils ne se sont pas amendés, pourquoi, en dépit de tant de pardon, ils ont préféré s'enfoncer dans toujours plus d'ordure plutôt que de changer. Devons-nous vraiment nous en étonner ?

Il ne s'agissait pas d'un tour de prestidigitation. Parce que le Christ ou tout homme de Dieu bénit un être ténébreux, il faudrait que cet être devienne à tout jamais lumineux ? Exorcismes et miracles existent bel et bien, et il est plus d'un possédé qui a été délivré. Mais pour combien de temps ? Le plus souvent, une rechute s'est produite, comme dans le cas des schizophrènes qui paraissent guéris mais retournent à la démence, parce que l'envoûtement leur manque, qui les rend étrangers au monde et leur garantit d'autres lois.

Cela, le Christ le savait et l'acceptait, comme doivent l'accepter tous les hommes de Dieu. Car ce qui compte pour le voyant, c'est non pas de réussir un tour de magie, mais d'être le chenal de la force qui guérit le monde, l'inspire et le transforme. C'est d'être ce qui relie l'humanité à Dieu. Peu importe que le lien ne soit pas tout de suite perçu. La conscience à partir de laquelle œuvre le voyant n'est pas temporelle. Il voit la lumière, il la reçoit en lui, il la transmet aux hommes. De son bras tendu vers le ciel, il attire les déluges lumineux et, de son bras tendu vers la terre, il

dirige les flots de la lumière. Il est aussi absent, aussi transparent, aussi impersonnel qu'il est possible, car il faut que rien, en lui, ne déflöre cette lumière. Il lui livre passage à travers tout son corps et n'en conserve rien, mais la déverse entière sur le monde qui ne voit pas. Il n'est que l'aqueduc de la splendeur de Dieu.

Et au-dessus de chaque tête ou au fond de chaque cœur, s'élève grâce à lui une flamme invisible qui nous rattache à de plus hautes sphères et dont l'efflorescence, un jour, nous donnera Dieu à contempler. Car les meilleurs comme les pires d'entre nous, tous nous verrons Dieu un jour. Tous, nous le deviendrons. Le sage le sait d'un savoir indubitable. Pourquoi, dès lors, voudrait-il des résultats immédiats ? Pourquoi voudrait-il même quoi que ce soit ? Tout est d'avance accompli pour lui. Et le proscrit est d'avance purifié de la fange où il se vautre aujourd'hui. Dût-il, en cette vie, tromper chacun et se parjurer, dût-il voler et tuer, dût-il être la honte de son temps et de sa race, une vie lui sera donnée où, à son tour, il s'élancera hors de la matrice de ténèbres où, de crime en crime, il grandit jusqu'à désirer la lumière qu'il poignarde aujourd'hui, Ô sage, bénis le Mal, alors, qui est promesse de beauté. Bénis la Nuit, prémices d'Éternité. Et le sage de répondre : "Il n'est peut-être pas de joie plus haute que de bénir un monstre.

— Pourquoi, dis-nous, ô sage illuminé. Pourquoi ? Est-ce donc allumer un feu au tréfonds des ténèbres ? Est-ce donc commencer de changer le plomb inerte en or vivant ?"

Mais le sage ne répond pas aux questions éperdues que nous lui posons dans les cycles du Temps. Il se contente de sourire, appelant au sein du criminel l'être de beauté que l'avenir révélera. Peu importe combien d'années, de siècles et de vies cet homme dérivera encore. Un jour viendra fatalement où il s'embrasera à la lueur déposée en lui par le voyant qui l'a béni.

Le dictateur, le débauché, le traître ou l'assassin d'aujourd'hui, que savons-nous de ce qu'ils seront demain ? Le sage, lui, le sait. Et le voyant le voit. Au bout de tant de honte et d'arrogance, par-delà tant d'obscurité, c'est la lumière qu'il pressent et c'est Dieu qu'il adore en celui que nous vomissons, et c'est Dieu qu'il éveille sous son masque d'ignominie.

De ses mains, s'écoule une force qui ne lui appartient pas et qui, peu à peu, doucement, sans se lasser, lave le visage couvert de boue. Le visage est celui de l'homme, et c'est celui du monde. Le monde a oublié qu'il est Dieu. C'est le secret même de la création. Comment cet homme s'en souviendrait-il ? Comment sa vie ne serait-elle pas un blasphème ? Le sage caresse le front du blasphémateur et l'ensemence d'un avenir divin. L'homme le pire ne fait que résumer nos souffrances, et le sage l'accueille en lui. Il le prend dans ses bras et lui dit des mots incompréhensibles. Et l'homme place sa tête sur les genoux du sage et, fermant les yeux, imagine peut-être des crimes plus pervers que tous ceux qu'il a déjà commis. Mais le sage lui caresse les cheveux comme afin d'effacer tant de vengeance amnésie et de rassurer celui qu'il perçoit tout au fond de la nuit.

Notre tête à tous repose ainsi sur les genoux des sages, et tous nous sommes bénis. Nos maux n'ont pas cessé encore. Mais ils cesseront demain. Dans les membres des sages, vibre le rêve inachevé de Dieu. C'est ce rêve qu'ils sèment en nous tandis qu'ils nous bénissent même si nous ne nous approchons jamais d'eux. Depuis leur solitude — et ils sont seuls jusqu'au cœur de la multitude, ils sont seuls parce qu'ils sont l'Un et que tout se déroule en eux, dans l'unicité de leur être, et non pas hors d'eux, dans la dualité où nous existons —, depuis leur pure et sereine solitude, ils nous enveloppent d'amour et nous bénissent, nous serrent contre eux et font sourdre

en nous les eaux dorées de la connaissance qu'un jour nous aurons de nous-mêmes et du monde.

Nous dormons dans leurs bras et ils instillent dans notre âme un songe imperceptible qui sera demain notre réalité. Notre sommeil est plein de rires, de halètements et de pleurs, funeste carnaval où tout est déguisement et où, sans que nous comprenions comment, ce que nous croyons vivre se trouve toujours changé en autre chose sur quoi nous n'avons nulle prise et qui, à plus ou moins longue échéance, nous condamne à mort tandis que se poursuit la ronde délirante des masques.

Au-delà des visages, le voyant plonge ses yeux de soleil dans notre être. Doucement, il souffle sur la braise d'un feu qui, demain, brûlera notre nuit. Il attise l'espérance. Il ne demande rien. Il ne fait même rien. À travers lui, l'acte s'accomplit pour que naisse un nouveau monde à l'image de la beauté qui le gouverne et vit en lui.

Le sage n'est plus personne en particulier. Impassible, il assiste à ce qui se passe au-dedans de lui-même comme à un rêve plus réel que la vie. Ses sens ne fonctionnent plus exactement comme les nôtres puisqu'il ne se place plus, comme nous faisons tous, au centre du monde, mais que le monde est en lui. Témoin du jeu universel, il sourit aux galaxies apprivoisées dans son cœur et aux strates invisibles du cosmos. Il est plus vaste que tout ce qui est en ce monde ou les autres, et cependant il n'existe pas. Il est tout ensemble être et non-être à l'état pur. Et c'est ce qui lui donne le pouvoir de bénir non qu'il ait jamais voulu le faire, simplement une force s'est emparée de sa transparence extatique et l'a pris comme outil. Il n'est qu'un instrument disons un instrument de musique, une flûte, par exemple : le joueur pose ses lèvres à un bout de la flûte, et son souffle exhalé devient musique à l'autre bout. Le voyant ne joue aucune musique. Il n'en est que le véhicule conscient. Il sent les lèvres de Dieu se poser sur son âme et, telle une mélodie, la lumière l'envahir et s'écouler de lui afin d'enchanter la souffrance des hommes et d'en effacer peu à peu les torturants contours.

Bénédictio de l'abîme par Dieu lui-même, sa vie est devenue la vie, et il n'intervient pas dans ce qui lui arrive. C'est Dieu seul qui agit. Il est comme suspendu au-dessus du vide. Et une main le retient, lui permettant de survoler sans frémir les désastres quotidiens qui éventrent le monde. Rien n'est mal, rien n'est bien à ses yeux qui n'expriment qu'amour sans bornes et que paix infinie.

Sans doute ne pouvons-nous le concevoir : une vie devenue impersonnelle est l'inverse de la nôtre, et il nous paraît qu'elle représente un sacrifice énorme. Qu'y aurait-il de plus terrible à nos yeux que de ne plus être nous-mêmes ? Nous nous imaginons que la reddition de notre personnalité équivaut à notre anéantissement, quand, au contraire, il s'agit d'une exaltation à un plan supérieur. Nous ne mourons pas lorsque meurt notre ego. Nous devenons illimités. Nous acquérons la vastitude du ciel diaphane. Nous sommes l'océan bleu de l'azur, sa clémence insondable pour tous et la lumière de son amour.

Ainsi donc du voyant. Sa conscience n'est plus enfermée dans son corps. Fini le donjon de la pensée. Les murs en ont disparu, dissous dans la Lumière. Le prisonnier meurt-il une fois échappé de son cachot ? Comment le sage mourrait-il en franchissant l'enceinte mentale qui nous limite ? Il est libre, il est illimité, il n'a plus de limites ni dans l'Espace ni dans le Temps. Et si nous continuons de lui voir un corps devant lequel d'aucuns tiennent à se prosterner, nous devons comprendre que ce corps est en lui, à l'inverse du nôtre où nous sommes pour le moment

détenus.

C'est là, probablement, la chose la plus difficile à comprendre. Ce renversement des structures de l'être qui fait que l'intérieur passe à l'extérieur, et l'extérieur à l'intérieur, est pour notre raison plus improbable encore que les mondes d'au-delà. Et pourtant, c'est à partir d'une telle métamorphose que nous ont parlé les plus grands Inspirés. Et c'est parce que nous ne pouvons en saisir le mécanisme que nous nous méprenons sur le sens de leurs paroles. Leur expérience a cessé de ressembler à la nôtre. Et le plan où ils vivent n'a que de lointains rapports avec celui de nos jours.

Aussi longtemps que ne se sera pas produit pour nous ce retournement de la conscience, nous ne saurons ce que veulent dire la plupart des mots dont nos discours résonnent. La pureté, l'humilité, l'amour, la compassion, la Grâce, tous ces états sublimes représentent aux yeux du sage une réalité différente de ce que nous nous figurons. Ce sont les qualités naturelles de l'âme, et qu'elle exprime naturellement — aussi naturellement que nous respirons —, dès lors qu'elle n'est plus prisonnière des perceptions extérieures et de leur traduction mentale.

Prisonniers, nous ne pouvons que nous tromper, égarés que nous sommes par les fausses perspectives de notre cellule et par la voix de notre geôlier qui nous dit que c'est là toute la réalité. Faut-il rappeler à l'Occident l'un de ses plus célèbres symboles ? Faut-il le renvoyer au mythe platonicien de la caverne ? Encore aujourd'hui, une grande partie de nos systèmes philosophiques tire son origine du disciple de Socrate, sans compter nos notions socio-politiques qui n'ont pas épuisé le contenu de *La république*. Notre subconscient est imprégné de la lumière de la plus belle pensée occidentale. Aussi ne devrions-nous pas nous étonner devant cette idée d'une geôle où nous serions enfermés, et trompés par des gardiens incarnant les forces de la Nature : elle est proche parente de l'image léguée par Platon.

Pour les amateurs d'exotisme mystique, elle appartient à l'Orient où le concept de libération (libération de l'illusion du monde, de la ronde incessante des renaissances) domine le bouddhisme et l'hindouisme. Mais en réalité, le texte de Platon et la faveur qu'il n'a cessé de connaître témoignent de son universalité. Il semble même que ce désir de délivrance soit l'une des constantes de l'esprit humain, comme si, partout sur la Terre, et non pas seulement en Inde, en Chine ou au Japon, l'homme s'était rendu compte de la tromperie dont il était victime, comme si, toujours, et partout, il avait compris qu'il était escroqué par un menteur caché en lui et lui déniait tout droit à la vérité en lui faisant accroire que la vérité n'existe pas, ou bien qu'elle est ce qu'il voit, et rien d'autre.

C'est de ce pouvoir qui régit notre constitution psycho-biologique et que l'on appelle Puissance des Ténèbres, que le sage est affranchi. Et c'est pourquoi il est par-delà le Bien et le Mal et pourquoi il ne voit en chacun de nous, s'agit-il du plus effroyable criminel, que l'un des innombrables visages de Dieu. Ce pouvoir ne le gouverne plus, il l'a rejeté. Son âme s'est rebellée contre les diktats de la Nature qui nous envoûte tous. Elle a pressenti un mystère dont les plus émouvants paysages ou les musiques les plus sublimes ne sont que faibles annonces. Perpétuellement insatisfaite, elle s'est détournée de la tromperie universelle où chacun joue contre soi en croyant duper tout le monde. La fausse monnaie des sentiments et des idéaux, elle n'en a plus voulu. Elle étouffait dans le mensonge perpétuel des êtres et des choses. Que ce mensonge fût délibéré, ou non, n'était pas ce qui comptait. Seule, importait l'atmosphère oppressante qui s'en dégageait. Oh, s'en aller, quitter à tout jamais la bruyante agora du monde où

tout est frelaté et où chacun se prostitue pour quelque pacotille. S'en aller loin de cette vaine bousculade et s'immerger dans le silence inconnu. Brandissant l'étendard de la révolution solitaire, l'âme s'est retirée du monde — parfois d'une façon conventionnelle et donc encore mondaine et parfois tout à fait, en sorte que, quittant le monde, elle est parvenue à quitter notre manière de percevoir le monde, seule révolution véritable pour l'être épris de vérité.

La quête de l'absolu qu'entreprennent les mystiques de tous les pays et de toutes les époques ne vise rien d'autre. Nous parlons, en termes édifiants, de recherche de Dieu, sans même avoir aucune idée de ce qu'est Dieu. Mais il s'agit en réalité de changer de conscience, ou plus exactement de modifier les mécanismes de notre conscience et de les affecter à d'autres destinations que celles qui leur sont proposées d'habitude. Par de longs et lents processus, il faut ouvrir une porte après l'autre dans la dimension secrète de notre être et, en même temps, boucher les issues par lesquelles entre depuis toujours la fausse lumière des perceptions mentales. Il n'est pas réellement question de dompter la bête en nous. Ou plutôt ce n'est pas seulement de cela qu'il est question. Plus profondément, il faut dominer la pensée, puisque c'est elle qui gauchit notre vision, la mutile et l'obscurcit. Notre cerveau est la caverne dont nous devons nous échapper. Une fois dehors, nous connaissons la vérité. Nous ne serons plus les jouets d'illusions fantasmagoriques. Nous connaissons la réalité du ciel et de la Terre et du feu dont le flambement projetait des ombres torsées sur la paroi de notre raison. Les formes et les sons auxquels nous avons cru tant que nous étions enchaînés à l'ignorance s'évanouiront, faisant place à leur réalité originelle. Et le monde nous apparaîtra dans toute sa splendeur.

Connaissant par expérience la misère et la vermine de la caverne où nous croupons en applaudissant au vain spectacle des ombres ou en le vitupérant, comment le sage, le voyant, le messie, comment les hommes de Dieu qui ont vécu par le passé, vivent aujourd'hui, ou vivront demain pourraient-ils nous condamner, et au nom de quoi ? Comment pourraient-ils juger en termes de Bien et de Mal nos actions, nos sentiments et nos pensées ? Le pire de nos délits, notre forfait le plus ignoble, le génocide le plus monstrueux ne sont qu'images du délire qui règne en la caverne où nous sommes internés depuis notre apparition sur la Terre, depuis le jour, exactement, où un être a commencé de penser, de se déprendre de l'innocence barbare de l'instinct animal et de percevoir le monde comme nous le percevons aujourd'hui.

Il est donc impossible à l'homme de Dieu de juger qui que ce soit. Pour lui, nous sommes tous des victimes méritant son amour et sa protection. Et il nous aime tous tant que nous sommes, sans préférence ni répulsion. Tous, il nous voit dans la même lumière de vérité, lors même que nous sentons les ténèbres s'appesantir. Trébuchant parmi des morceaux d'images et d'idées, nous nous trompons sans cesse et appelons dans le noir ainsi que des enfants perdus, ou peut-être abandonnés — ce qui explique et notre croyance à un Être supérieur qui nous sauverait et notre refus de cet Être qui nous semble avoir déserté le monde.

Posant les yeux sur nous, le voyant le sait et ne cherche pas à nous convaincre ou à nous convertir. Pour lui, ni religion ni athéisme ne sont la solution. Ni l'affirmation doctrinale ni la négation dogmatique ne sauraient définir ce qui est au-delà des dualités. Il se contente de nous envelopper de son amour — qui que nous soyons, quelles que soient nos vertus ou nos ignominies. Il ne discute pas. Il se tait. En souriant, il nous écoute nous vanter ou critiquer autrui. Et son sourire doit à la longue effacer de notre esprit toute tendance à la critique ou à la vantardise. Sa force est dans son sourire, que rien ne lasse ni ne rebute. Il sait. Il se tait. Il accueille également le religieux et le profanateur et les prend dans ses bras.

Pour lui, la foi en un Créateur vigilant se muant en Rédempteur et l'affirmation que Dieu est mort procèdent d'un seul et même mouvement de notre être effaré par les ombres de la caverne, aveuli par l'absurdité du cauchemar qu'il nous faut vivre. Et s'il nous parle, c'est pour nous dire de nous aimer. Car entre détenus, nous nous querellons à qui l'emportera sur les autres dans l'art de dessouder les chaînes qui nous rivent à l'intérieur d'un monde incompréhensible et nécessairement vain. "Ne voyez-vous pas que vous êtes tous semblables ? nous dit-il. Ne voyez-vous pas que votre condition à tous est la même et qu'à tous manque la même chose ? Faites la paix entre vous. Aimez-vous les uns les autres. Alliez-vous afin de trouver ensemble le moyen de dépasser l'illusion dont votre esprit est captif."

Comment ne nous parlerait-il pas ainsi, à quelque siècle et quelque latitude qu'il appartienne ? Comment ne nous aimerait-il pas tous et n'aurait-il pas pitié de nous ? Il a vu la Lumière, il est sorti de la caverne, il a changé de dimension, il s'est fondu en la suprême clarté du monde et, comme le suggère Platon, il est redescendu vers ceux dont il a, jusque-là, partagé le sort infirme<sup>1</sup>.

Regardez-le : il se tient sur le seuil, et ses yeux plongent dans l'obscurité qui, pour lui, s'est changée en lumière. Tous ses anciens compagnons lui apparaissent subitement identiques. Ils ne sont plus partagés en clans dressés les uns contre les autres. Ils sont tous réduits au même état de galériens. Eux, c'est-à-dire nous, c'est-à-dire les cinq milliards d'hommes que nous sommes aujourd'hui après les innombrables milliards d'hommes qu'il y eut avant nous.

Or, son devoir n'est certainement pas de fouetter ses anciens compagnons pour les punir, ou les faire aller plus vite. Son devoir n'est certainement pas de déclarer les uns mauvais et les autres justes. Son devoir est de les aider tous, de les éclairer, de desceller leurs fers — de les délivrer.

Il ne peut être d'autre rôle pour le sauveur de l'humanité : non pas juger en termes de Bien et de Mal et divorcer d'une partie d'entre nous afin de couronner l'autre, mais répandre sur chacun de nous un même amour éternel, que rien n'entame ni ne déçoit jamais. Parce qu'il nous connaît et connaît nos souffrances, les ayant autrefois partagées, il sait exactement de quoi nous avons besoin. Et parce qu'il connaît à présent la Vérité, il sait également ce qui doit nous être donné. Et nous qui ne le voyons pas dans la lumière où il vit, mais à travers l'ombre où nous vivons, nous recherchons cet amour dont l'idée nous élance et dont, seule, une contrefaçon nous parvient. Nous ne comprenons pas, en effet, nous ne pouvons pas comprendre cet amour divin qui s'étend à tous, à travers l'Espace et le Temps, sans se soucier des mérites ou des démérites de chacun. Nous sommes tous forçats d'une même caverne, et c'est toute la caverne qu'éclaire le regard de l'homme de Dieu.

Nulle distinction n'est donc plus possible pour lui entre les enchaînés. Autrement, il n'aurait pas vu l'Un, ne se serait pas identifié à lui, ne le retrouverait pas dans la multitude, ne serait pas lui-même un avec cette multitude innombrable. Il ne percevrait que la division, le morcellement, le jeu de l'ombre et de la lumière. Il ne saurait pas ce qu'est Dieu, et que Dieu est le seul Être ici-bas

1 Pessimisme ou lucidité, Platon décrit en termes inoubliables ce retour du voyant : "N'apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter ? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas ?" (*La république*, Livre II)

et au-delà. Il serait un homme comme les autres, encore prisonnier de la caverne. Et c'est justement parce qu'il ne l'est plus que nul partage ne se fait plus, en lui, entre les deux pôles qui nous attirent. Tel homme peut bien avoir jonché sa vie de crimes et d'ordure, et tel autre s'être purifié dans les eaux de la prière, ni le crime ni la prière ne les ont libérés.

Quel que soit son nom, l'homme de Dieu les voit d'un œil égal. Il est l'agnus Dei. Tous chantent vers lui sans bien le distinguer. Ils se doutent vaguement de sa présence qu'ils adorent sans comprendre ou insultent sans savoir. *Miserere nobis*. Et comme leur chœur souterrain le demande d'âge en âge, il enlève les péchés du monde. Les péchés n'existent pas pour lui. Tout est lumière. Mais il se souvient de ce qu'il a vécu lui-même quand il était enchaîné. Il se souvient des ténèbres où il agonisait avec le reste du monde. C'était cela, le péché. C'était cette cagoule qui l'aveuglait et, l'étouffait — et qui continue d'étouffer ses anciens compagnons. C'était cet asservissement aux lois de forces inexpugnables. Lui, a pu arracher la cagoule et rejeter la tutelle de la Nature. Mais eux, sont toujours les esclaves d'un invisible potentat. Jusqu'au dernier, il doit s'efforcer de les délivrer. *Libera nos a malo*. Sur chacun, il doit se pencher et, à chacun, murmurer des paroles d'apaisement, d'amour et d'espérance. "Oui, toi aussi, tu verras la lumière, et toi, et toi là-bas, et toi encore. Tous, je vous le promets, vous verrez la lumière interdite par le maître de la caverne, demain vous serez tous libres et semblables à moi." Tous, c'est-à-dire, encore une fois, non pas seulement les vertueux, mais aussi les pécheurs, les criminels qui nous répugnent et les dictateurs sanguinaires.

Dès lors, il faut comprendre une chose, et qui a de quoi nous faire hurler de dégoût : si Jésus a aimé tous les hommes, si le Bouddha a éprouvé la même compassion pour tous, Jésus a aimé Hitler — ou tout autre fléau des nations — et le Bouddha a eu pitié de lui. Non pas qu'il nous faille nous précipiter dans les rues en brandissant des étendards à croix gammée et en chantant des hymnes nazis. Non pas que Jésus ou le Bouddha aient eu la vision du fauteur d'hécatombes et des Juifs massacrés à sa gloire. Mais Hitler était lui aussi prisonnier de la caverne. Son action même en est la preuve. Si éclairé qu'il se soit prétendu en son délire, il était, comme nous, et plus que nous encore, assujetti aux illusions dont l'ombre projetée sur le mur de la caverne est pour nous tout le film de l'existence. Trompé plus que nous, il a trompé plus que personne, misant sur une division raciale de l'humanité, lors même que l'humanité est une.

En ce sens, il est d'ailleurs le produit hideusement parfait de ce plan de la dualité où nous vivons. Car le projet d'éliminer telle ou telle ethnie en faveur d'une race de seigneurs ne fait pas que nous renvoyer à certains concepts hégéliens, ni non plus qu'illustrer une féodalité endémique sous un vernis de démocratie. Il représente le mal même dont nous sommes tous atteints : la perception duelle du monde, le sens de l'individu séparé du reste et, dans ce reste, le sens de la séparation de tous les éléments qui le constituent. Poussé jusqu'à ses limites les plus atroces et les plus absurdes, ce sens inné de la dualité aboutit à Auschwitz — ou à Hiroshima. Parce que nous ne voyons pas que l'univers est un et que nous sommes un avec lui, nous nous opposons fatalement dans des conflits quotidiens ou dans de guerres qui, désormais mondiales, ne peuvent que nous anéantir, si nous ne comprenons pas à temps d'où nous vient tout le mal.

Sans doute n'est-il pas un instant question de permettre demain à un nouveau Hitler de prétendre, pour lui et son parti, à l'hégémonie du monde. Nous ne saurions accepter que soient édifiés de nouveaux abattoirs où disparaîtraient des millions d'entre nous. Et si le mot honneur a un sens à nos yeux, qu'il nous soit donné de nous battre et de mourir pour l'honneur de l'humanité sous les coups du tueur. Ne renions pas les larmes de ceux, innombrables, qui se sont succédé et nous ont

précédés dans la caverne. Mourons, un chant d'espoir et d'adieu sur les lèvres, plutôt que de courber le front devant celui qui voudrait encore faire régner la division dans nos cœurs et sur la Terre.

Cependant, au-delà de l'aversion pour le Mal et au-delà de la souffrance que le Mal inflige au monde, l'homme de Dieu voit l'âme. Les actes abominables, il les voit. Mais en même temps et surtout, il voit l'âme du criminel, du meurtrier, du dictateur. Sur l'âme de chaque être, il concentre son regard et, au milieu des tourments qui lui sont infligés à lui comme au reste du monde, il continue de percevoir l'âme et de l'aimer.

Il sait que l'âme du criminel, du meurtrier, du dictateur est aussi pure que celle de leurs victimes. Car l'âme est une étincelle de Dieu. Et Dieu est toute beauté, toute lumière, toute pureté. Tandis qu'autour de lui s'affrontent les nations et que, par milliers, s'effondrent tous les jours les corps des combattants, il voit encore l'âme en sa gloire et sa douceur. Il ne peut s'empêcher de la voir. Nue comme le feu, elle n'est pas obscurcie par ce que nous croyons commettre d'indigne. Au contraire, elle s'en nourrit, devenant ainsi plus brillante.

L'homme de Dieu ne peut pas ne pas voir l'âme de chaque être, s'agit-il du plus abject. S'il ne la voyait pas, il ne connaîtrait plus son âme. S'il cessait de voir Dieu dans le mouvement du monde, dans l'abaissement comme dans l'exaltation du monde, cela voudrait dire qu'il a perdu la vue, qu'il est de nouveau prisonnier de la caverne obscure. Et cela est impossible. Il ne peut pas plus revenir en arrière que nous ne pouvons voir l'univers avec les yeux des singes.

L'homme de Dieu est à jamais homme de Dieu, et il ne peut voir que Dieu en tout ce qui existe, quand bien même ses sens et sa raison en seraient-ils parfois horrifiés et quand bien même lui faudrait-il vaincre d'ultimes résistances en lui pour ne pas sombrer dans la folie : tout est désormais si contraire aux lois qui régissent le cerveau humain que la vision de Dieu, rompant les barrages ataviques, pourrait l'emporter dans sa coulée surpuissance.

Il sait, oui, il sait qu'en termes humains, c'est un monstre qui se dresse devant lui, ou un vampire couronné qui veut sucer le sang des peuples. Mais en termes divins, il sait qu'il n'existe que Dieu, même en ce qui nous brise, nous déporte et nous tue.

Si, avec les moyens extérieurs et intérieurs dont il dispose, il doit lutter contre la félonie et l'oppression, il n'en doit pas moins continuer de savoir que, derrière le masque de celui qui le trahit, ou bien de l'opresseur, se trouve un visage d'amour.

Il ne nous viendrait pas à l'idée de mettre à mort l'acteur qui joue Macbeth ou Caligula. Seuls, les rôles sont coupables, si l'on peut dire. Et ils sont dus à l'auteur de la pièce, non à ses interprètes. Ce que nous voyons se faire et se défaire autour de nous est l'œuvre de Dieu seul. Nous n'en sommes que les acteurs. Par-delà les mots et les gestes qui nous sont confiés, notre âme sourit en sa clarté sereine et offre à son Seigneur le sacrifice de son jeu.

Telle est l'essence même de la sagesse du sage. Et c'est ainsi que se traduit sa connaissance que tout est Dieu. Ces personnages historiques qui dévastent nos pays et ceux qui nous blessent dans l'anonymat de la vie quotidienne font partie de la même distribution que nous. Acteurs comme nous, jouant dans le même drame que nous, ils sont tous aussi parfaitement purs que nous derrière le faux-semblant des masques.

Dieu n'est pas plus divin dans Jésus que dans Judas. Ce ne sont que des rôles qu'il confie aux âmes choisies par lui en son être éternel et infini. Shakespeare est-il moins shakespearien dans *Roméo et Juliette* que dans *Hamlet* ou *Le roi Lear* ? Cela ne veut rien dire. Et c'est là toute la connaissance du voyant. Terrifiante sagesse de celui pour qui tout est l'Unique ! On comprend, à l'énoncer, que ceux qui s'efforcent de la conquérir s'effondrent parfois avant d'y atteindre. Combien d'ascètes sont morts ou devenus fous sur le chemin qui mène à la transcendance de nos perceptions ? Tous sont partis en quête de cette pierre philosophale qui inverse les mécanismes de notre mentalité et finit par les dissoudre dans le Silence — hébétude ou extase où le monde se présente enfin sous un jour différent qui ne blesse plus, mais est béatifique. Dieu ! Dieu ! C'est lui ! Je l'ai enfin trouvé, je le suis devenu, je ne m'interroge plus sur rien, tout est bien, tout est parfait, tout est lui. Et la pire infamie en est miraculée. Le monde resplendit dans la stupeur éternelle de Dieu qui se connaît en toute chose et tout être sans exception car la moindre exception romprait son unicité. S'il y avait une seule chose qui ne fût pas Dieu, Dieu n'existerait ni n'aurait jamais existé, ni rien qui puisse créer le monde, aucun lieu qui puisse le contenir, aucune force qui puisse l'étendre ou le détruire. Tout simplement, il n'y aurait pas d'être. Rien n'existerait, ni Dieu ni le monde, si tout n'était pas Dieu, car ce que nous appelons Dieu, depuis les temps mosaïques, c'est Celui ou Cela qui est, l'unique Existence qui se cache à elle-même, l'Être pur qui semble ne résider qu'au-delà, mais imprègne et constitue tout ce qui est ici, du fait même de son unicité.

Il n'y a pas Dieu et le monde, si n'existe que l'Un, comme le pressent le voyant lors de son illumination. Il y a l'Un en tant que Dieu et que monde à la fois. Idée si impossible à concevoir qu'elle en a jeté plus d'un dans la démence et que plus d'un axiome des grandes religions semble relever du délire. L'illusion radicale de la pensée bouddhique pour laquelle rien n'existe vraiment, ni monde, ni âme, ni Dieu, ou l'illusion moindre du mayavada indien pour lequel le monde est un mirage et l'Un transcendant la seule réalité donnent le vertige à l'esprit occidental dont, en revanche, le sens du prochain qu'il faut aimer comme soi-même, selon le Lévitique, et comme le Fils de Dieu nous a aimés, selon l'Évangile, déconcerte plus d'un Oriental.

Pour réconcilier le Créateur et sa création, qui nous semblent séparés par un abîme infranchissable, combien d'efforts n'avons-nous pas tentés, dès lors que nous est venue l'intuition de l'Éternel et Infini. Comment Yahvé, le Brahman, le Tao ou Allah, comment l'Être unique auquel le voyant s'identifie dans son extase peut-il être simultanément le Devenir myriadaire, temporel et fini ?

C'est la seule question que nous ayons à nous poser, la seule, en vérité, que nous nous posions aveuglément dans tous nos gestes et toutes nos paroles. Et lorsque nous y aurons répondu, alors nous serons capables de ne plus voir que Dieu dans le monde, et nous serons nous-mêmes Dieu. Sur le chemin de cette réalisation, les voyants nous guident l'un après l'autre, les avatârs et les messies apportent chacun sa pierre à l'édifice où, lorsque nous y entrerons, tout nous apparaîtra différent, à commencer par nous-mêmes.

Aussi longtemps que la question sera en nous comme un gouffre que nous cherchons à fuir et qui nous avale à l'heure de notre mort, nous serons prisonniers de la caverne, abrutis par le spectacle des ombres projetées sur le mur face auquel nous sommes condamnés à vivre et à périr. Et sur nous, s'étendra, discrète ou formidable, la compassion des voyants qui, en nous, reconnaissent des images de Dieu, même si nous semblons agir contre lui ou le nier.

Eux qui ont surmonté les crevasses béant sous leurs pas et conquis ce graal solaire de la transfiguration du monde, ils ont le droit de nous bénir. Eux qui ont dominé le doute et la folie et la torture infligée à leurs pensées, à leurs sentiments et à leurs sensations, eux qui ne sont pas morts de livrer ce combat contre les Ténèbres afin d'en faire jaillir la Lumière, eux qu'ont déchirés les crocs de tant de bêtes invisibles que leur amour n'arrivait pas à convertir et qui, dans le Mal qui leur était fait, sont parvenus à reconnaître le Dieu de leur quête, en vérité, ils ont le droit de nous bénir, de déverser sur nous la Lumière qui, descendue d'un ciel inconnu de nous, venait à chaque pas les réconforter.

Et ils ont le droit de nous tenir ces propos insensés où transparait quelque chose de Dieu qui, à la fois, nous épouvante et nous ravit. Écoutez-les, écoutez les mots qu'ils rapportent de leur duel contre la dualité, de leur découverte de ce qui, pour nous, est couvert, de leur mise à mort de cela même qui nous tue. Écoutez, écoutez !

Dieu ne se sacrifie pas plus en mourant sur la croix qu'en revêtant en chacun de nous l'ignorance du monde. Dans l'illuminé, le sage, le parfait, il est entièrement Dieu, et entièrement Dieu dans le débauché, le voleur et le despote.

Il a autant de joie à être le grain de poussière que la montagne, l'oiseau qui chante que le serpent qui rampe, le meurtrier ou l'idiot que l'adorant et le génie. Sous quelque forme que ce soit, hideuse ou admirable, sous quelque masque et derrière quelque acte que ce soit, gloire ou bassesse, amour ou répulsion, beauté ou flétrissure, seul existe en réalité le sourire de sa Joie. La joie d'être le démon est pour lui une avec la joie d'être l'archange. La joie d'être l'homme qui souffre ne se distingue pas de la joie d'être ce qui cause la souffrance, ou ce qui la dépasse. La joie d'être l'univers, la joie d'être dans l'univers, la joie de contenir l'univers sont une même joie. La joie d'être le tout ne diffère pas de la joie de n'être rien.

Écoutez encore, écoutez surtout l'ultime chant de leur sagesse. O sublimes, ô terribles paroles que nous ne pouvons comprendre lors même qu'elles nous définissent. Vous êtes Dieu ! Chacun de vous est Dieu ! Tous ! Tous ! Vous êtes tous Dieu !

À cela se résume l'entière sagesse des voyants de toujours et de partout. Il n'existe que Dieu — et nous-mêmes, dès lors, sommes fatalement Dieu. Des cimes de leur royauté intérieure, les sages le proclament. Ombre, tu es Lumière. Pécheur, tu es saint. Homme, tu es Dieu. Temps, tu es Éternité. Univers, tu es le corps de l'unique Vivant. Et nous ne pouvons comprendre, même s'il nous arrive de croire. Le sens nous échappe, de ces mots qui nous sont répétés sur tant de tons différents d'un bout à l'autre du monde.

Comment pourrions-nous être Dieu, nous, les impurs, les condamnés de la caverne, les prisonniers des Ténèbres ? Nous mentons et trahissons à chaque instant. Nous volons, nous blessons, nous tuons. Et nous effrayant que nos pauvres petits crimes ne soient découverts, nous nous barricadons dans un dédale où nul ne doit pouvoir nous trouver et dont nous asphyxie la folle architecture. Nous savons bien que nous ne sommes pas Dieu. Ce pitoyable délire en est la preuve suffisante et définitive. Dieu ne saurait se conduire comme nous, dans cette démence qui ricane et bave et singe sa grandeur.

Il n'est, au fond, pas une de nos paroles qui ne soit fausse. Nos plus hautes conceptions sont d'âge

an âge démenties, que nous avons pourtant honorées pour leur pouvoir de vérité. Sans fin, nous nous trompons sur la réalité des choses et des êtres et conformons nos jours à cette tromperie. Tout est en nous fabulation de sorciers mythomanes. Et nous nous prenons nous-mêmes à nos récits. Qui d'autre que nous pourrions-nous leurrer d'ailleurs ? Nous ne croyons qu'aux mensonges dont nous vêtons l'âpre nudité du Vrai, du Réel, de l'Être de lumière qui rêve au fond de nous. Comment serions-nous Dieu ? Risible sacrilège dont nous irrite aujourd'hui l'anachronisme, car il est évident que rien ni personne n'évoque la Divinité en notre monde miné de toutes parts et menacé d'anéantissement.

Et pourtant, dit le sage, oui, pourtant vous êtes Dieu. Il faut le répéter : sans doute continue-t-il de voir ce que nous faisons, d'entendre ce que nous disons, de sentir ce que nous éprouvons. Sans doute continue-t-il de percevoir notre infirmité vaniteuse. Mais en même temps, autre chose s'offre à lui, dont nous-mêmes ne sommes pas conscients et qui, toutefois, est l'essence de notre être : ce que l'on appelle l'âme, cette clarté intérieure qui est le rêve de Dieu en nous. Et c'est cette beauté somnambule que le sage bénit, afin de la guider à travers la hâblerie du monde et qu'elle puisse manifester ce pour quoi elle est en notre corps.

À la fois, il voit le mensonge où nous sommes enfermés et la Vérité enclose en nous. Tout ce qui appartient au mensonge est par lui d'avance pardonné. Tout ce qui ressortit à la vérité, il l'éveille et l'encourage, le tire peu à peu de sa gangue obscure. Maïeutique sacrée qui peut s'étendre non sur des années mais sur d'innombrables vies. Qu'importe pour le sage. En chacun de nous, il dépose l'énergie de lumière qui doit nous vivifier. Il n'attend aucun résultat en particulier. Il se contente de participer aux cycles de l'évolution, de se couler dans le majestueux tournoiement des astres, d'être le chenal qu'emprunte l'Énergie créatrice afin de parachever son œuvre terrestre en même temps qu'à d'incalculables distances elle fait fleurir de nouveaux soleils autour desquels, dans des millions d'années, graviteront peut-être des terres nouvelles.

C'est pourquoi il importe d'insister : nous continuons de peiner dans le noir, enchaînés à l'illusion de nos sens et incarnant cela même qui saccage nos jours. Et il le sait. Il connaît tous nos maux, qu'il a jadis partagés. Et il les voit nous faire grimacer sous l'artifice d'un sourire que nous croyons sincère. Comment ne nous plaindrait-il pas ? Comment, à notre seule vue, la mansuétude ne sourdrait-elle pas de lui afin d'oindre nos plaies que, dans notre ignorance, nous qualifions de crimes et de péchés ?

Voyant nos ulcères et nos chancres, il ne peut éprouver pour nous que de l'amour et le désir de nous sauver. Quelque dégoût qu'un autre, à sa place, en ressentirait, il se penche sans frémir sur le mal qui nous ronge et caresse doucement nos traits défigurés. Nous voudrions nous cacher, mais sa bonté inexorable nous extrait patiemment de notre vermine. Et peut-être sommes nous pis, avec lui, que nous ne le sommes entre nous, car nous devinons en lui le pouvoir de nous guérir.

Ce qui nous possède n'étant pas disposé à lui céder la place, nous l'insultons et le bafouons, et lui soutirons cela même qu'il vient nous donner. Ou bien nous crachons dans la main qu'il nous tend. Mais lui, continue de sourire. N'ayez peur ni de moi ni de ce qui est en vous. Il vient, il vient nous délivrer. Encore une fois, il s'approche de nous. Et encore une fois, nous le rejetons.

Sa lumière blesse nos yeux habitués aux ténèbres. Sa lumière nous aveugle et nous déséquilibre. Qu'il parte ! Qu'il s'en aille ! Qu'il rejoigne sa demeure sacrée ! Qu'il nous laisse agoniser dans

nos excréments ! Mais le voyant s'éloigner de nous, nous le rappelons. Ne nous laisse pas mourir dans cette fange. Ne nous abandonne pas. Ô agneau de Dieu, toi qui enlèves les péchés du monde, aie pitié de nous, reviens. Et il revient, prêt à nous aimer davantage en dépit de tout ce que nous lui avons fait subir sous d'autres noms dans le passé.

Nos crimes nous sont tous remis, affirme son sourire tandis qu'il nous prend dans ses bras et nous berce contre son cœur. Nos crimes n'ont jamais existé que dans le cauchemar de la caverne. Et sous l'apparence de Moïse, du Bouddha, de Jésus et d'autres encore, dont, parfois, le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, il se penche encore et encore sur nos grabats. Et il y a comme de la tristesse dans ses yeux quand il voit l'étendue de nos maux. Et en même temps, il y a une telle puissance. Le voilà qui se redresse et qui tonne. Le voilà qui crie des anathèmes et semble nous maudire parce que, une fois de plus, nous profanons ce qu'il nous donne. Mais en réalité, il nous exorcise, il chasse de nous la maladie qui nous enfièvre et qui, nous faisant voir une illusion, nous oblige à la vivre.

Quel est donc le secret de sa force inlassable ? Et comment peut-il supporter tout ce que nous lui imposons ? Le sait-il lui-même ? Sait-il seulement pourquoi il nous aime tant, alors que nous sommes si incapables ou si peu désireux de répondre à son amour et qu'au visage supplicié du Christ nous préférons toujours le rire grivois de nos putains ? Et qu'éprouve-t-il en son cœur qu'il nous offre ainsi qu'un havre, lorsqu'il s'aperçoit qu'à la sainteté de ses paroles nous opposons toujours l'obscénité de nos glapissements ? Ses yeux continuent de luire dans notre nuit, telles de petites flammes de paix veillant sur nous. Qui est-il donc ? Qui est-il donc pour nous aimer ainsi, nous qui ne savons que l'offenser, lui mentir et finalement le mettre à mort ?

Lui-même répond sans crainte : "Ce n'est pas moi qui aime. C'est Dieu en moi qui vous aime. Nul homme au monde, vous le savez bien, ne pourrait vous aimer de cette manière. Seul, Dieu peut avoir pour vous cet amour qui donne et pardonne tout.

— Mais bien-aimé, disent les plus hardis d'entre nous, Dieu, s'il existe et s'il est dans sa nature de nous aimer, ne peut nous aimer que d'une manière abstraite et impersonnelle. Tandis que toi, nous te voyons. Et tu nous aimes concrètement et personnellement.

— C'est l'Impersonnel en moi qui vous aime personnellement. Je suis ici, devant vous, afin que vous compreniez que Dieu vous aime tous personnellement. Qui que vous soyez, quoi que vous fassiez, quoi qu'il vous arrive, Dieu vous aime tous personnellement et pour toujours.

— Amen", répondons-nous, incapables de comprendre et déjà repris par l'obsession de notre ombre.

Mais à remuer l'ordure où le Sort nous enfonce et où nous croupissons, le voyant millénaire découvre déjà autre chose. Lui qui, d'âge en âge et de peuple en peuple, change de corps et de visage tout en incarnant le même pouvoir, découvre patiemment un autre degré de l'amour. Et ses yeux s'emplissent de larmes, tandis que son corps se prosterne, étreignant la Terre dont il est né et qu'il veut protéger et sentant un oiseau de lumière ouvrir en lui ses ailes et s'élever au firmament. À présent, il sait, il sait vraiment. Et sa gorge se crispe et son cœur se noue. Il sait. Oui, il sait vraiment tout. Et il est vraiment capable d'aimer.

L'amour que, jusque-là, il a donné aux hommes, si intense et si vaste qu'il fût, était encore un amour que, depuis les hauteurs célestes, il adressait aux hommes dans la caverne. Et il s'émerveillait d'éprouver divinement son amour pour chacun et pour tous. Il sentait Dieu en lui,

et il se sentait Dieu. Mais les hommes restaient des hommes, une espèce inférieure possédée par d'invisibles goules, vidée de son sang par d'omniprésents vampires. Leur grouillement infirme lui inspirait une pitié sans doute intarissable. Et il consentait joyeusement à leurs insultes et à leurs coups. Il était prêt à mourir pour les consoler, les éclairer, les sauver. Il leur offrait en sacrifice une vie dont il savait d'avance qu'elle était impérissable : elle ne s'éteignait pas dans le noir inconnu de la Mort, mais au contraire s'évasait dans la Lumière de l'Éternel et Infini. Rien ne pouvait ternir l'éclat de son âme unie à Dieu. Tout l'avivait. Et plus il consentait à s'abaisser vers la vilénie humaine, plus il s'exhaussait vers des sommets divins.

Sans doute sa patience était-elle réelle, et n'y avait-il rien à reprendre à son holocauste. Sans doute se soumettait-il sans discuter à la voix qui, en lui, commandait qu'il ne réservât rien. Mais peut-être y avait-il encore la satisfaction d'être aussi docile entre les mains de Dieu, la fierté d'être sans orgueil devant ses tourmenteurs, l'indicible vanité d'être parfaitement humble. Et la lumière qui émanait de lui en était comme tamisée sans qu'il le voulût ni qu'il en fût même conscient.

Ne voulant rien pour lui, il ne se demandait pas s'il existait un état supérieur ni ce qu'il fallait faire pour y atteindre. La force de Dieu œuvrait en lui. C'était la seule chose qu'il sentît réellement. Elle descendait il ne savait d'où et, après avoir investi son corps et l'avoir roulé dans une houle de vibrations colossales, elle était entrée dans ses membres et les martelait, les pétrissait du dedans, éveillait à travers tout son être des frémissements d'astres, ici et là et là encore, dans son visage et au creux de sa poitrine et dans son dos et son ventre, de frémissantes coulées ininterrompues dans ses bras et ses jambes et dans ses mains et ses pieds, comme pour le transformer peu à peu, comme pour brûler du dedans l'obscur tégument de chair qui le recouvrait et que l'on prenait pour lui. Et ce feu inlassable et très doux qu'il n'avait pas allumé lui-même et qui se nourrissait de sa substance était pour lui symbole de l'oblation et signe qu'elle était agréée.

Aussi continuait-il de faire face au mensonge, au stupre, à la folie des habitants de la caverne. On pouvait bien le tuer. L'onde qui le caressait intérieurement le rendait immortel. Dieu était en lui. Qu'importait si le monde niait Dieu ? Il venait donner Dieu au malfaiteur le plus indigne comme au plus pur des religieux. Qu'importait si nul ne comprenait, le malfaiteur préférant son abjection et le religieux ses frêles enluminures ? Il ne prêchait même pas, ne cherchait pas à convertir. Il se contentait de paraître et de vivre : la norme de ses jours était plus haute, et chacun s'en émouvait à sa manière, celui-ci en s'efforçant de devenir meilleur et celui-là en empirant.

Le frisson de l'être divin, cependant, se faisait plus précis en lui et l'emplissait de pouvoirs qu'il ne recherchait pas. Des sens inconnus se mettaient à travailler. Il entendait sans le vouloir le son de voix lointaines, la colère d'une foule quelque part dans le monde, le halètement d'amants qui s'étreignaient à une distance qu'il n'aurait su évaluer. Il voyait sous les visages transparaître d'autres traits. Il voyageait dans le Temps et dans les multiples dimensions de l'univers. Il connaissait le passé innombrable des hommes, retrouvait en lui des bribes de leurs anciennes vies ou bien d'anciennes morts. Les dieux le visitaient, et il pouvait un instant les devenir. Dans l'immensité silencieuse de son âme illuminée, la création tout entière se manifestait. Et ses mains, comme des conques, recueillaient le pouvoir de bénir. Irrigués de fluides, ses bras laissaient couler jusqu'en la paume de ses mains la sagesse et l'amour grâce auxquels vraiment nous aider.

Or, il y avait plus encore à découvrir et à manifester.

## LIVRE II

Adversaires du Suprême ils sont sortis  
De leur monde de pensée et de puissance sans âme  
Afin de servir par leur hostilité le programme cosmique.

\*

Et tandis qu'il chantait les démons pleuraient de joie,  
Présageant la fin de leur longue tâche horrible  
Et la défaite qu'ils espéraient en vain  
Et l'heureux affranchissement du funeste destin qu'eux-mêmes avaient choisi  
Et le retour en l'Un dont ils étaient issus.

Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre II, Chant III;  
Livre VI, Chant I.

Depuis que circule en lui le frémissement sacré, il sait, par-delà tous nos mots, qu'il doit nous le communiquer, car c'est cela bénir. C'est faire passer en ceux que touchent ses mains l'onde de vérité, de lumière et d'immortalité dont son propre corps est l'écrin.

Et imposant les mains sur nos têtes, sur nos fronts, sur nos cœurs, il éveille en nous la Divinité qu'aveuglément nous cherchons hors de nous. Et c'est là ce nouveau degré de l'amour qu'il découvre peu à peu. Il n'est plus seulement Dieu qui aime tous les hommes, il est celui qui voit Dieu en tous les hommes. Il ose l'inexpiable, il évoque l'esprit jusqu'en le pire d'entre nous. Ce n'est plus la compassion qui le pousse, ce n'est plus l'abnégation, ce n'est plus l'obéissance à l'ordre, perçu au-dedans, de consoler les affligés et de racheter les pécheurs. À ses yeux, il n'y a plus de différence entre lui et nous. Nous ne sommes plus les créatures enchaînées à l'ignorance et au malheur. Nous sommes lumière pure et liberté. Nous sommes Dieu. Et c'est Dieu qu'il aime en nous et qu'il salue lorsque ses mains se posent sur nous et instillent en vagues solaires l'énergie qui fait de lui un dieu.

Quelle plus grande extase que de connaître Dieu dans son contraire apparent ? Éperdu d'amour, le sage embrasse les réprouvés et les maudits qui le trompent, tout autant et peut-être davantage que ceux d'entre nous qui le respectent. Ses mains touchent les fronts de ceux qui se courbent devant lui pour lui voler cette force miraculeuse et rêvent de gouverner une parcelle de l'univers. Et elles touchent pareillement ceux qui n'aspirent qu'au bien. Il bénit, il nous bénit. Il est la vivante arche d'alliance qui nous relie à notre origine inconnue. Ses mains infusent en notre chair un sérum immatériel qui allume l'espérance. Il y faudra des années, il y faudra des vies et des vies, peut-être, mais un jour viendra où, nourri par ce sérum, un être s'éveillera en nous, insoucieux de ce que nous aurons été en mal ou en bien, et qui, repolissant tout souvenir d'alors, ne sera que mémoire de cette bénédiction.

Ce que le voyant divin dépose en nous lorsque ses mains appuient doucement sur les os de notre crâne et semblent modeler notre cerveau, c'est cet avenir où nous aussi devons nous savoir Dieu. Chaque bénédiction délivre une semence de soleil, un sperme mystique qui touche en nous une zone à nous inaccessible et y féconde notre attente. Le Mystère peut désormais se déployer au fil des ans, ou bien des siècles. Qu'importe si nous dérivons dans la Nuit et divaguons dans l'incohérence du monde tel que le perçoivent nos sens, notre rédemption est inéluctable. "Tous, nous serons transformés" (Paul, *Épître aux Corinthiens*, I, 15, 51).

Nous, les menteurs, les voleurs, les assassins, nous les infidèles, les apostats et les traîtres, nous les dictateurs hallucinés, les fous de génocides, nous serons tous transformés par l'amour du voyant, parce qu'il a vu Dieu en nous et qu'en nous il l'a aimé. Que nous ricanions n'y change rien. Que, pour le ridiculiser, nous nous prosternions devant lui avec l'envie de le mettre plus bas que nous ne saurait altérer son amour, ni modifier sa prophétie. Il a vu, il voit Dieu en nous, et c'est Dieu qu'il aime en nous, si follement pervers que nous nous voulions pour l'insulter, et c'est Dieu qu'il éveille, c'est Dieu qu'il sème en sa bénédiction, c'est Dieu que, patiemment, il met au monde.

Et tandis que nous nous agitons et clabaudons dans l'ombre où nous nous croyons plus forts que lui tout en lui enviant le calme pouvoir dont ses actes sont empreints, tandis que nous pleurons de ne pouvoir lui ressembler ou que nous le raillons et lui jetons la triste rognure de nos vies, lui se souvient d'avoir été jadis comme nous.

Souvenons-nous avec lui. Revenons en arrière dans sa vie d'autrefois. Comme nous prisonnier de la caverne, il a jadis souffert et s'est interrogé, il a gémi, il s'est rué dans le plaisir et dans la honte pour faire taire la voix de son chagrin, il a voulu jouir de toutes ses forces atrophiées, il a voulu commander, lui comme nous lamentable nabot, il a voulu tout rejeter, il a tout nié, Dieu et le monde et lui-même, ainsi que nous le faisons nous-mêmes en l'orgie funèbre où nous nous démenons.

Et d'abord, il a nié Dieu. Puis, c'est le monde qu'il a renié, le croyant responsable du mal dont il souffrait. Les Écritures nous accusant d'avoir rompu l'harmonie universelle, il a méprisé ou haï ses compagnons de chaîne dont il partageait pourtant la pitance et les larmes. Il leur en a voulu de tout salir et de tout abîmer. Il leur a reproché son propre malheur. Lui seul, sans doute, avait raison, et sa souffrance le purifiait, tandis qu'autour de lui on se goinfrait de pacotille. Lui seul souffrait et possédait un idéal, tandis que les autres n'avaient en tête que de s'étourdir dans un carrousel de plaisirs fétides. Alors, délaissant le troupeau, il s'est tourné vers Dieu qui, du moins, méritait son intérêt. Qui, du moins, était digne de lui.

Était-il donc alors si orgueilleux ? N'avait-il donc que dédain pour la tourbe de ses frères ? N'aimait-il donc que lui-même ? Il ne s'en rendait pas compte. Il était prêt à toutes les pénitences afin de vivre enfin autre chose. Il était las jusqu'au dégoût des vaines ombres de la caverne et suppliait qu'on lui donnât un cilice et des bijoux barbelés en place de ses vêtements et de ses ornements d'autrefois, et qu'un fouet lesté de plomb lui cinglât la chair pour en arracher le souvenir de caresses brûlantes. Que voulait-il ? La colonne des stylites ? La solitude des anachorètes ? L'oubli définitif ? Il ne le savait pas lui-même. Simplement autre chose – que cela fût Dieu et son effulgence infinie, ou le noir Néant de la non-existence. Oui, autre chose, autre chose que cette ronde infernale et absurde où l'on naît sans raison, où l'on vit sans motif et où l'on meurt sans nécessité.

Désespérée était son espérance, et implacable sa résolution : il lui fallait mourir, ou bien de la mort qui est le lot de chacun, ou bien de celle qui dissout la persona et que, dit-on, Dieu réserve à ses élus.

Et Dieu l'ayant choisi, il l'est devenu au cours d'une extase où tout a disparu. Ses maux et leurs pauvres remèdes se sont évanouis dans un Soleil sans orbe qui était lui-même depuis toujours et à jamais. Et pendant des jours, des semaines, des mois, des années, il a vécu ainsi, déchiffrant en

lui le langage de la Lumière. Il était sorti de la caverne et découvrait la vraie cause de tout ce qui est, arrive ou bien s'efface. Et c'était aussi comme si, la mer s'étant retirée, il avait pu en étudier le fond mis à nu. Il avait changé de dimension, et tout son être se modifiait à mesure qu'il dévoilait en lui-même le visage de la vérité.

Il avait vu Dieu. Il était devenu Dieu. Depuis toujours et à jamais, il était Dieu. Pouvait-il y avoir félicité plus haute ?

Or, plus Dieu se manifestait en sa conscience et l'initiait à ses mystères, plus il comprenait les hommes, ses anciens compagnons. Plus Dieu lui devenait accessible, plus il se sentait proche des hommes. Car cette connaissance qu'il avait de Dieu et qui ne cessait de grandir en lui éclairait d'un jour nouveau notre comportement. Il ne le voyait plus de l'extérieur, mais de l'intérieur. Et nous cessions d'être responsables de ce dont les siècles nous accusaient comme de ce pour quoi on nous blâmait au jour le jour.

Sa vision s'aiguissant, il comprenait de plus en plus que, loin d'être les auteurs du désordre où nous nous déchirions, nous n'en étions que les outils impuissants, loin d'être coupables des petits crimes quotidiens ou des abominations de l'Histoire, nous n'en étions que les victimes châtiées ici et au-delà pour ce qui se commettait par notre entremise et sans qu'il nous fût seulement demandé d'y consentir. Le rideau se levait sur les tréteaux cosmiques. D'énormes forces, dieux ou diables, nous poussaient et se livraient en nous un combat gigantesque, nous inspirant beauté ou hideur, amour ou haine, calme ou violence, paix ou guerre, et nous cachant l'origine et la fin de notre être.

Ayant perdu le sens de sa personnalité, le voyant pouvait désormais voir les hommes par-delà la leur. Et ils étaient comme lui, lumineux, éternels et infinis comme lui, un avec lui et indistincts de Dieu. Et cependant, ô terreur plus sauvage, ô colère plus enflammée qu'aucune autre, il était bien obligé de voir que le monde souffrait à chaque instant, pleurait et gémissait et pantelait dans les ténèbres et ne trouvait nulle part d'issue. À quoi bon promettre des récompenses ou des châtiments au-delà quand on a vu que nul ne fait rien, que Dieu seul agit sous les innombrables visages de sa création? Aux disciples de créer des codes. Mais lui, le voyant, qu'irait-il parler de jugement à des êtres dont la vie tout entière est douleur imméritée ? S'il en est un qu'il faille juger, et condamner pour l'immense misère du monde, c'est Dieu, et lui seul.

On ne s'en doute guère, mais il y a, dans la vie du voyant, un moment de révolte où il découvre qu'il n'aime pas Dieu.

Comment pourrait-on aimer celui qui inflige à sa création un si constant supplice ? D'horreur pour un tel monstre et par compassion pour notre humanité torturée, le Bouddha en est arrivé à nier Dieu purement et simplement. Démarche inexorable qui s'exprime en termes vertigineusement clairs la Réalité suprême avec laquelle s'identifie le voyant fait paraître le monde irréel. Si le monde est irréel, le voyant, qui en fait partie, est lui aussi irréel. Irréelle se trouve donc son expérience et irréelle cette Réalité suprême à laquelle il avait atteint, irréel ce Dieu transcendant, origine de notre être. Rien n'existe, que le Zéro absolu où ne sont ni Être ni Non-Être. En sorte que la pitié du Bouddha pour nos maux s'est muée en pitié pour l'ignorance où nous sommes de l'illusion de nos maux. Il suffit, selon lui, de savoir que nous n'existons pas, ni rien de ce qui nous entoure, ni rien de ce que nous considérons comme notre origine pour que

cesse la souffrance et que la Mort n'ait plus de prise<sup>2</sup>.

Nulle âme au monde n'est sans doute allée aussi loin dans le refus de Dieu, n'a aussi complètement exploré ni aussi radicalement traduit l'impossibilité d'aimer l'Être de notre être qui, en se cachant de nous, ne cesse de nous blesser que pour envenimer nos plaies et nous en faire mourir. Cependant, un vertige analogue s'est emparé de tous les hommes de Dieu. Non pas tentation luciférienne pour qu'ils abandonnent leur mission, car il est trop tard pour succomber à aucune tentation une fois que l'on s'est identifié avec l'Éternel et Infini, mais amour éperdu pour l'humanité qui ne se doute de rien : ce n'est pas pour Dieu, son moi suprême, que le voyant se sacrifie, mais pour les hommes, ses semblables. Dieu n'a aucun besoin d'être prêché, mais nous il faut que l'on nous éclaire à chaque pas afin que notre marche prenne un sens, fût-il mystérieux et lointain. Et il faut que l'on nous aime, que l'on nous aime plus que soi, plus que la vie et plus que Dieu afin de nous sauver.

De cet amour, le Christ est la brûlante incarnation, qui a renoncé à la radieuse extase de son Père — la conscience de l'Éternel et Infini où il aurait pu égoïstement se retrancher des affres du monde — pour s'instituer notre frère, nous prendre dans ses bras et ranimer de son haleine nos corps déchiquetés par la douleur, l'ignorance et la crainte. L'image canonique en fait le fils unique du Dieu unique envoyé par celui-ci pour racheter nos péchés. Mais si, pour le voyant de Dieu, il est impossible de nous considérer comme des pécheurs, que faut-il déduire de son sacrifice ? Si, loin d'être les fauteurs d'abjection que l'on dit que nous sommes, nous lui apparaissions comme les victimes d'une condition imposée par la Nature et, en dernier ressort, par le maître de la Nature, par Dieu lui-même, comment faut-il envisager cette rédemption de notre humanité dont on déclare qu'elle était son but ?

Il est essentiel, ici, de comprendre et d'admettre que, pour tous les voyants, l'expérience de la Réalité suprême est nécessairement la même. L'âme humaine qui s'identifie avec son Principe perd toute notion religieuse, culturelle, ethnique au cours de son extase. Ce n'est pas le Bouddha il y a vingt-six siècles en Inde ou le Christ il y a deux mille ans en Galilée qui deviennent la Réalité tout en demeurant, à l'arrière-plan, Gautama ou Jésus. C'est la Réalité elle-même qui se connaît par-delà l'Espace et le Temps. L'expérience pulvérise toutes les lois morales selon lesquelles nous nous efforçons de vivre. Il n'y a que cette Réalité — qu'on l'appelle le Vide ou Celui qui est. Tout ce qui est est cette Réalité, et si Gautama ou Jésus ont pu s'y dissoudre au point qu'elle seule a existé en son informelle unicité qui était infiniment, éternellement, impersonnellement eux, chaque homme, à leur exemple, doit y parvenir un jour. Dès lors, le monde tel que nous le voyons est une illusion pour le Bouddha et il ne saurait y avoir de pécheurs pour le Christ.

Il faut y insister : si le Christ tenait les hommes pour pécheurs, nous devrions en déduire qu'il n'a pas l'expérience de l'Absolu, qu'il n'est pas le Fils de Dieu, qu'il n'a aucune connaissance du Père, qu'il ne sait pas que tout est la Lumière éternelle de l'Un. Il serait comme nous dans la conscience de la dualité, comme nous prisonnier de la caverne et de ses fantasmagories — charlatan, ou bien fou dont les forfanteries ou le délire ont donné à l'Occident son aspect.

Que nous faut-il comprendre alors ? Si, pour lui, nous ne sommes pas pécheurs, si, à ses yeux —

2 "Celui qui considère le monde comme une bulle de savon ou comme un mirage, Yama, le roi de la mort, ne peut le trouver." Dhammapada.

pour lesquels tout est nécessairement Dieu —, nous sommes nous-mêmes Dieu, quel sens, encore une fois, devons-nous donner à son martyre ? Nous a-t-il offerts au Père en le suppliant de nous absoudre ? Ou bien ne l'a-t-il pas supplié d'enlever de nos yeux la taie qui, nous empêchant de voir la Vérité, nous condamne à nous tromper sans cesse sur nous-mêmes et le monde ?

Lui dont les yeux s'étaient ouverts et qui était devenu le Regard éternel de l'Être se contemplant et se créant soi-même à l'infini et dans les siècles des siècles, comment aurait-il un seul instant vu en nous des malfaiteurs ? Et pourquoi ? Pour mieux souligner le caractère de son sacrifice et l'importance de son pardon ? "Vous êtes mauvais, votre cœur est impur, vos sentiments sont bas, et viles vos pensées. Mais mon Père m'envoie parmi vous afin de vous remettre vos péchés. Renoncez à cette vie honteuse et suivez-moi. Je vous conduirai jusqu'au Royaume de Dieu" ? Cela ne ferait qu'entériner la notion de faute, qui est impossible à la conscience divine, pour laquelle tout est naturellement divin.

Autrement dit, le Christ n'est pas venu enlever les péchés du monde au sens où l'Église l'entend officiellement. Il n'est pas venu nous enseigner que nous sommes habités par le Mal et que lui, connaissant la vérité, nous pardonnait. Ou plus exactement, il n'est pas venu nous enseigner que cela. Cela, pour ainsi dire, n'est que la première partie de son enseignement. Elle correspond à l'étape où l'homme de Dieu éprouve l'amour que Dieu lui-même a pour sa création.

Mais alors, ne perdons pas de vue qu'il ne peut juger en termes de Bien et de Mal. Devant le pire des forfaits, sa seule réaction est d'amour, et si c'est lui que l'on vise, que l'on cherche à détruire, il ne peut avoir que de l'amour pour son bourreau. Aucun autre mouvement n'est possible à l'être qu'emplit toujours davantage la connaissance de Dieu. Plus on s'abaisse devant lui, plus il s'élève et répand sur le monde la lumière de son amour. Nous l'avons dit, la part encore humaine de sa personnalité peut voir l'ignominie et en être dégoûtée, son âme ne juge pas, ne condamne pas, n'est pas même affectée : elle est comme un soleil d'amour qui resplendit dans la nuit.

Sans doute la métamorphose de la conscience pourrait-elle s'arrêter là. Mais il y a davantage à découvrir que cet amour imperturbable de Dieu pour ses créatures, quoi qu'elles puissent commettre. Il y a la raison même de cet amour qu'il faut déchiffrer et qui correspond à l'extase où tout est Dieu, soi-même et l'univers en une éblouissante abstraction. Ainsi s'effectue progressivement le passage : de l'amour de Dieu pour les pécheurs (et qui d'entre nous ne l'est pas ?), de son pardon répété de leurs offenses perpétuelles à la connaissance vivante que tous les êtres et toutes les choses sont Dieu, que le plus répugnant des hommes est aussi bien Dieu que celui qui est capable de le savoir.

Dès lors, ce qu'il s'agit de faire, ce n'est pas exactement de pardonner. Tout est d'avance accompli — commis et pardonné — pour l'Éternel et Infini. C'est d'enlever le voile qui nous cache la Réalité, c'est de nous faire grandir en conscience, c'est de nous éclairer. C'est non pas de nous remettre nos péchés, mais de nous enseigner que nous ne sommes pas pécheurs, que nous participons de la nature divine et que nous devons nous révolter contre les pouvoirs qui nous maintiennent dans l'ignorance et qui, dès le début, ont été émanés pas Dieu lui-même.

Révolte ô combien ambiguë des messies : dans leur colère contre Dieu qui a imposé à sa création un cheminement si douloureux, ils n'ont cependant d'autre but à proposer que Dieu.

Croyant les hommes coupables d'avoir faussé l'harmonie universelle et de se complaire dans la

perpétration d'actes toujours plus ignobles, ils avaient fui le monde, ses tentations et son péché, afin de se consacrer à Dieu. Et peu à peu, au prix de mortifications déchirantes, ils avaient connu le ravissement de leur être en la lumineuse apesanteur d'au-delà. Se hissant toujours plus haut vers le zénith du monde, ils avaient pénétré dans le Soleil et s'y étaient fondus. Rien ne pouvait être plus réel que cette transe où le monde se désintérait ainsi qu'eux-mêmes. Seule, la Lumière impérissable et pure existait, pareille à un océan sans rives ni horizon, sans surface ni fond, que rien ne pouvait atteindre. Le reste était mirage : l'univers et l'individu et l'idée que celui-ci se formait des choses et de leur origine. Il n'y avait que cette béatitude éternelle du Vide incorruptible.

Mais une fois de retour à la conscience dans le corps, qu'y avait-il ? Et comment fallait-il vivre cette connaissance du Néant omnitemporel et omniprésent ? Et comment résoudre l'insoutenable question de la douleur universelle si n'existait que l'extase de la Conscience suprême ? En niant le monde dont l'impermanence prouvait l'irréalité, en niant l'homme, en niant Dieu, comme le Bouddha ? L'âme tétanisée d'une grande part de l'Asie indique suffisamment que, là, n'est pas la solution, qu'il s'agit seulement d'un suicide mystique dans lequel, au cours des siècles, des foules innombrables se sont précipitées. Il doit y avoir autre chose que cette rage sereine où Dieu et sa création sont reniés dans un sourire implacable, et finalement annihilés.

Pour faire disparaître la souffrance, le bouddhisme fait disparaître celui qui souffre et ce qui est cause de la souffrance. Mais en vérité, la souffrance demeure pour le reste de l'humanité, et ce qui est par-delà l'Espace et le Temps et qui contient, imprègne, façonne l'Espace et le Temps, continue d'en être le seul responsable. Pour l'homme de Dieu, l'univers étant la forme de Dieu, seul Dieu peut être l'origine de nos maux. Celui qui est tout est nécessairement notre souffrance, ce qui la suscite, l'exaspère et nous la rend fatale.

Tenu de retourner dans la caverne, le voyant ne peut pas se contenter de nous dire que nous nous trompons du tout au tout sur ce que nous prenons pour la Réalité. Il doit nous communiquer et son amour pour nous et sa colère contre les mécanismes de la Nature, exécutrice charmeresse et repoussante des ordres de l'Unique. De notre côté, nous devons comprendre que son amour est d'autant plus grand que sa colère est plus intransigeante.

Après avoir fui le monde pour trouver Dieu, le voici donc qui, nous revenant, fuit Dieu pour nous consoler. Il a compris. Il sait. Rien ne châtiara jamais Celui qui nous torture. Sa vie d'homme de Dieu nous appartient dès lors. Faisons-en ce que nous voulons. Il n'a d'autre idée que de verser sur nous le baume de la miséricorde. S'il doit mourir de nos mains pour soulager nos maux, qu'il en soit ainsi. Que, du moins, nous sachions qu'un être a vécu parmi nous, qui nous donnait et nous pardonnait tout, car à ses yeux, loin d'être coupables de ce que l'on nous reprochait, nous étions les boucs émissaires de forces impunies.

Son sacrifice, d'ailleurs, n'est pas que de sa vie. Il est aussi de la paix éternelle après la vie. Aux plus grands voyants de l'humanité, nous prêtons les mots de cette offrande plus sublime encore que celle de leurs jours. Au moment de se dissoudre à jamais dans le nirvâna, nous imaginons que le Bouddha se retourne et décide de veiller à la libération de tout ce qui vit sur la Terre. Tant qu'il restera un brin d'herbe victime de l'illusion de ce monde de souffrance, il demeurera lui aussi en la dimension du mirage qu'il éclairera de sa compassion. Six siècles plus tard, le Christ ressuscité, au lieu, lui aussi, de s'évanouir en la transcendance de Dieu, nous promet de rester avec nous jusqu'à la fin des temps.

Ce que cela représente — de leur part, ou de la nôtre, à nous qui leur prêtons ces paroles —, il n'est pas difficile de l'énoncer : pour nous arracher à notre misère natale, les grands êtres d'amour et d'espérance qui viennent nous éclairer doivent pouvoir renoncer non seulement au fruste bonheur d'ici-bas, mais encore à l'ineffable béatitude d'au-delà — renoncer non seulement au monde, dont ils n'ont plus le goût de jouir, l'ayant dépassé, mais à Dieu, dont l'hypnotique splendeur ne rend pas excusable le grand vol des vampires qui scandent notre marche en nous suçant le sang.

Nous voulons que les deux plus grands, les deux plus purs de nos Guides ne nous abandonnent jamais. Et il est plus que probable qu'ils y ont dès toujours consenti et qu'ils protègent nos gestes lors même que semble s'y glisser la nouvelle figure d'un cauchemar où tout se précipite vers toujours plus d'horreur. S'ils s'étaient contentés de nous enseigner et d'offrir la flamme de leurs jours, quelle valeur auraient au fond leur sacrifice et leur enseignement ? De leurs paroles mêmes, il ressort qu'ils veulent nous donner davantage que leur présence physique, qu'ils veulent nous entourer de l'éternité de leur âme. Comment leur don d'eux-mêmes pourrait-il cesser, une fois leur corps décomposé par la Mort ? Nécessairement, leur conscience immortelle doit continuer d'œuvrer pour nous.

S'il est vrai que, morts pour ce monde de la Mort, ils continuent d'être au-delà de ce monde — et tout leur enseignement va dans ce sens, ne vise qu'à nous donner connaissance de l'irréalité de la Mort —, il est inévitable que ce qui a fait la raison de leur existence terrestre soit aussi le mobile de leur vie supraterrrestre. Ils ne sauraient être différents, de l'autre côté du monde, de ce qu'ils ont été en ce monde. Autrement, leur action ici-bas ne serait que mensonge colossal, et il n'y aurait plus aucune chance pour que nous soyons jamais délivrés des ombres de la caverne.

Ils sont donc toujours là, nous aimant éternellement, nous lavant dans l'onde de leur amour des souillures que nous impose l'existence terrestre. Ayant pour nous renoncé aux traîtrises de ce monde créé par Dieu comme à l'inaltérable félicité divine, ils représentent la quintessence de la révolte — et les bodhisatvas de la foi bouddhique sont peut-être les incarnations les plus lumineuses de cet amour pour nous et de cette insurrection contre Dieu qui, pour eux, n'existe même pas. Ayant atteint à la connaissance du vide où s'évanouit la vaine apparence de l'univers, ils renoncent à leur propre annulation béatifique et, purs et parfaits, viennent renaître parmi nous afin de partager jusqu'au bout notre sort et qu'à leur contact nos yeux, ou seulement les yeux de l'un d'entre nous puissent se dessiller et que, sous les coups répétés de leur amour, l'imposture dont nous sommes victimes se lézarde et finalement s'écroule. Libres de toute contingence, ils ne réapparaissent pas nécessairement sous les traits de saints, mais empruntent nos chemins pour mieux nous ressembler, se recouvrent au besoin de nos tares et de nos vices pour mieux les comprendre et nous en soulager.

Un si complet don de soi et l'insoumission qu'il traduit sont la marque de Prométhée encourant le châtement de l'Olympe pour nous arracher, par le feu, à une condition indigne. Mais Prométhée, pour la pensée grecque, est un Titan, un pouvoir démoniaque s'érigeant contre la puissance divine — tout comme le serpent du jardin d'Éden, considéré diabolique, est opposé, dans la Genèse, à la force d'Élohim. Faut-il en conclure que nos Instructeurs spirituels, le Bouddha, Jésus et les autres, appartiennent à la race des démons, ou au contraire que le serpent et Prométhée, qui nous ont aidés à sortir d'un état de béate ignorance, sont parmi les plus grands dieux du panthéon universel ?

Au reste, n'y a-t-il pas un moment où cesse la rébellion ? Mettons, pour le savoir, nos pas dans les pas du voyant qui, s'étant détourné de Dieu, revient à la caverne afin de nous délivrer. Il peut bien tourner le dos à l'Éternel et Infini, il ne cesse de le trouver en lui. Plus il s'en éloigne et moins il en est éloigné. Car sa pensée n'œuvre plus comme autrefois. Il connaît l'inconnaissable. Et chaque parole qu'il prononce accuse la différence entre nous et lui. Toujours, il se réfère à un autre état, qu'il perçoit spontanément et dont nous n'avons nulle notion. Il voit que nous allons de chute en déchéance non parce que nous refusons la vérité et préférons le mensonge, mais parce que nous sommes en quelque sorte programmés pour l'erreur. Lequel de nos actes n'est pas factice en regard de l'Astre d'au-delà ? Nos œuvres les plus grandes, comment rivaliseraient-elles avec la gloire immaculée de l'Unique ? En quoi évoquent-elles la vérité suprême ? Tout est leurre ici-bas et, lors même que nous croyons nous élever, nous sommes aussi loin du Réel que lorsque nous nous imaginons tomber.

Cette divine injustice fait horreur à l'homme de Dieu. N'en étant plus victime, il reconnaît d'autant mieux combien elle nous mutile. Il voit s'abattre sur nous d'immenses vagues noires qui nous engloutissent au moment où notre cœur éprouvait une émotion plus noble que les autres, où notre pensée devenait plus limpide, où en nous une lueur très douce prenait son essor. Il assiste à ce viol, à cet assassinat. Il voit la beauté dont nous rêvions contrefaite en la laideur que l'on nous reprochera. Une force invisible nous arrache des mains les colombes et les fleurs de la paix et y met à la place le fourmillement de la haine. Et quand nous le prononçons, notre verbe d'amour devient des cris de guerre.

Dans cette déformation de nos actes les moindres comme des plus importants, où donc est notre faute ? Et que faudrait-il nous pardonner, si nous ne sommes coupables de rien ? Il avance. Les mains tendues, il avance vers nous. Et nous qui voudrions l'accueillir avec des hosannah, nous sentons rugir en nous le gouffre dont nous sommes captifs. Par nos bouches, il est insulté ou trahi. Par nos yeux, méprisé. Par nos mains, repoussé. Il avance, il avance vers nous en sachant que nous n'y sommes pour rien. Et de son sourire, il essaie d'effacer cette honte redoublée. En nous, s'agite et se tord quelque chose que nous prenons pour nous-mêmes et dont nous sommes possédés. Plus il répand sur nous sa lumière, plus en nous les ténèbres semblent s'épaissir et se débattre. Quel homme au monde pourrait sans un mot accepter tant d'offenses ? Nous ricanons et nous nous effrayons tour à tour. Quel homme est-il donc pour ne nous en vouloir de rien de ce que nous lui faisons subir et pour sourire encore au moment où nous l'exécutons ?

Celui qu'il a fui en venant nous retrouver pour nous donner son amour et sa vie, c'est celui-là qui vit au centre de son être, et c'est lui qui nous aime. Car en vérité, aucun homme au monde ne pourrait supporter ce que nous lui infligeons. Seul, Dieu peut le supporter sans que sa lumière soit voilée, ni sa joie diminuée.

Ainsi a-t-il découvert que Dieu est en lui, gouvernant tous ses mouvements, tel un pilote invisible, un nautonier clandestin qui aurait embarqué à bord de son âme au cours de son extase et, depuis, ne l'aurait plus lâché.

C'est Dieu qui aime en moi. C'est Dieu qui vous aime en moi, qui que vous soyez et quoi que vous fassiez. Ce que vous vivez ne peut jamais vous valoir que son amour. Seriez-vous la honte de la Terre et le rebut de l'humanité, Dieu vous aime depuis toujours et à jamais. Et il vous aime personnellement, car moi je vous aime personnellement, et c'est Dieu en moi qui vous aime.

Je connais votre nom, votre visage et votre corps, vos espérances et vos travers, ce par quoi vous voulez m'honorer et ce que vous tramez contre moi, et quoi que vous imaginiez pour célébrer mon nom ou pour me nuire, je ne puis que vous aimer, parce que c'est Dieu qui vous aime, et non pas moi. Il n'y a ni honneur ni déshonneur que vous puissiez attirer sur mon front. Vos actes, vos sentiments, vos pensées ne sont ni mauvais ni bons. Ils vous enfièvent d'orgueil ou vous semblent dégradants. Mais ils ne sont pas ce que vous croyez. Que vous m'éleviez le plus beau des temples, ou que vous m'assassiniez, mon amour pour vous ne peut changer, car il est l'amour éternel que Dieu a pour vous — Dieu qui est en moi comme il est en vous, Dieu qui est tout et que tout sans exception exprime et est.

Ô vertige ! Ô déchirure ! En cette phase de son périple, le voyant découvre et vit une autre intensité de son amour. Plus loin, toujours plus profond ou plus haut, il avance vers nous, cessant, nous l'avons vu, d'être Dieu qui aime les hommes pour être l'homme qui aime Dieu en les hommes. En nous, il pressent la Divinité, soulève le voile qui, à nous-mêmes, cache le visage lumineux de l'Être de notre être et, devant nous, il se prosterne afin d'adorer Dieu. Non, non, maître, pas cela, nous ne pouvons le permettre. Mais de son sourire, il nous impose silence. Il est nous, et nous sommes lui.

Nous ne comprenons pas. Nous continuons d'errer et de croire aux ombres qui défilent sur le mur de notre caverne cérébrale. Nous continuons de mentir, de voler, de profaner, de tuer. Et lui, ne dit rien. Ce n'est même plus comme quand Dieu, en lui, nous aimait et changeait notre ombre en sa lumière. Il ne voit plus du tout l'ombre. Il ne voit plus que la Lumière dont nous sommes les vaisseaux inconscients. Et il se penche sur nous avec la dévotion patiente d'une mère qui berce son enfant. Il nous prend dans ses bras ainsi qu'une mère, lui qui n'est plus que Dieu et qui ne voit plus que Dieu en nous.

Peut-être nous parle-t-il, ou bien est-ce qu'il se tait ? Que pourrait-il nous dire que nous puissions vraiment comprendre, ou que nous ne sachions déjà ? Non, il se tait. Il rêve. Il voit. Lui qui, en sa révolte, avait déserté Dieu, à cause du Mal universel, Dieu le force de l'aimer dans ce pourquoi il l'avait fui.

Est-ce donc par amour de Dieu qu'il aime ainsi le Mal ? Pourquoi donc chérit-il et protège-t-il notre difformité et endure-t-il sans se plaindre nos trahisons et nos bassesses ? Nous dérivons dans l'abîme, et lui, sans hésiter, vient à notre secours. Nous le mordons et le lacérons, nous rejetons la lumière qu'il nous apporte, nous le recouvrons de nos glaires et de nos excréments — de notre ignorance douloureuse —, et lui continue de sourire, et lui continue de voir Dieu en nous. Il continue, il continue et nous prend dans ses bras où coule une énergie que nos médecines n'ont pas recensée. Il nous contemple comme si nous étions tout pour lui — parce que, effectivement, chacun de nous est tout pour lui. Parce qu'il ne voit plus que Dieu et qu'en cela qui l'a désespéré jadis, en l'immensité du Mal qui, jadis, lui a fait quitter le monde et, naguère, l'y a fait revenir, il a reconnu et ne voit plus que Dieu. Enfin, Dieu n'est plus seulement ce qui ordonne la souffrance. Enfin, Dieu est tout ce qui souffre, est la douleur immotivée de l'univers aux milliards de galaxies condamnées à la loi de la naissance, de la vie et de la mort. Et sur nos fronts impurs, il retrouve à présent l'étoile de Dieu qui l'a guidé jadis loin de nous et, naguère, l'a rendu apostat.

Derrière le geste le plus vil, c'est un geste de Dieu qu'il perçoit, et une parole de Dieu derrière les

mots les plus obscènes. Ce qui l'a révolté, il découvre que c'est un aspect de Dieu. Non pas la totalité de Dieu, mais un aspect sans lequel l'Infini ne serait plus infini. Au nom des hommes, il a hurlé dans la nuit et, dans la nuit, il a prié. Il a détesté que Dieu soit éternellement pur et parfait, imperturbé par notre détresse. Et il nous a aimés passionnément pour la peine injustifiée que nous subissions dans les cachots terrestres. Il a voulu nous soulager, nous aider, nous éclairer — nous sauver. Mais sauver qui ? Et de quoi ? Sauver l'homme de Dieu ? Arracher la création au créateur ? Est-ce donc là la vérité que dissimule la fièvre rédemptrice ? On comprend que Prométhée et le serpent passent pour avoir voulu obvier à la volonté divine. Mais de quoi s'agit-il au fond ? Et de qui ?

En nous dévisageant, l'homme de Dieu oublie le sens des mots. Il nous aime. Il sait que c'est Dieu en lui qui nous aime et qu'en nous c'est Dieu qu'il aime, quelle que soit notre apparente indignité. Fussions-nous des créatures de l'enfer, il nous aimerait. Les assouras et les rakshassas de la tradition indienne, et les titans des Grecs, et les démons du christianisme, tous les êtres qui incarnent le Mal, tous les hideux pouvoirs de l'Inconscience, du Mensonge, de la Souffrance et de la Mort qui nous aveuglent à chaque pas et qui nous font gémir, il les accueille en lui et il les aime. Il n'aime pas que nous. Il aime ce qui nous harcèle et nous dévoie et qui nous rend infirmes. Tout ce qui d'une façon ou d'une autre, existe en ce monde ou les autres, il le reçoit dans son cœur et lui donne son amour. Aucune peur ne l'habite, ni aucun dégoût. Il n'y a plus que Dieu sous une infinité de formes, les unes radieuses et les autres effrayantes. Et en lui, Dieu sourit à son innombrable reflet.

Aimer le Mal ? Ici, notre raison refuse d'en entendre davantage. Mais le voyant, lui, a depuis longtemps dépassé la raison. Et il sait pertinemment que c'est le Mal qu'il aime en nous, et Dieu dans le Mal. Insoutenable vérité qu'aucun paradoxe ne saurait circonscrire. Il faut avoir soi-même éprouvé cet amour-là pour comprendre. Il faut avoir soi-même aimé un être entièrement mauvais en le sachant mauvais et en l'entourant de plus d'attentions qu'un être moins retors pour comprendre. Il faut avoir été Jésus aimant Judas pour savoir à quel degré d'amour peut s'élever l'âme humaine une fois délivrée de la dualité.

Aimer le Mal et ses instruments ? Aimer les Pouvoirs de l'Obscurité, les dieux maudits, les anges tombés ? Aimer non seulement nos tourmenteurs mais ce qui les pousse à nous tourmenter, dont ils ne sont même pas conscients, mais qui les habite et, à travers eux, suce nos énergies, brise nos meilleures défenses et nous éventre sur le perpétuel champ de bataille qu'est le monde ? Aimer ce qui nous interdit de connaître la Vérité, ce qui nous sépare de notre Origine de lumière, ce qui borne l'Espace, limite le Temps et restreint notre conscience ? Aimer la herse abattue entre l'espérance de nos cœurs et son objet ? Aimer le cloaque puant, donjon ou caverne, où nous sommes emmurés vivants et prohibés à nous-mêmes ? Aimer, ô Dieu, aimer ce qui nous nie et te renie ? Aimer ce qui nous impose d'être des vicieux hystériques, des voleurs éhontés, des assassins vantards, aimer ce qui nous rend impuissants et nous jette dans des orgies de faux pouvoir, aimer ce qui nous incite à mentir au nom d'idéaux chimériques, aimer ce qui nous arme pour les pogroms et nous inspire les fours crématoires, aimer ce qui, à chaque instant, nous hallucine et projette des ombres fallacieuses non seulement sur la paroi de la caverne, mais d'abord et surtout en nous, aimer ce qui nous hait et proscrit notre amour — comment pourrions-nous jamais y consentir, ô Seigneur ?

Et pourtant, hommes qui pleurez dans l'ombre, pourtant c'est bien à cela qu'il vous faut parvenir, et c'est cela que je vis, répond doucement, oh, si doucement l'homme de Dieu. Cette horreur qui

vous répugne et dont vous êtes nourris, malgré que vous en ayez, c'est elle qui m'a fait quitter le monde, car je croyais qu'elle en était l'œuvre. Et c'est elle qui m'y a ramené, car je ne supportais pas la splendeur éternelle de Dieu face à votre misère. Sa paix, sa félicité, sa lumière, je n'en voulais pas si vous étiez inquiets, malheureux et obscurs. Quel besoin avais-je de sa perfection si vous étiez imparfaits ? Plutôt mourir avec vous que d'être immortel en lui. Comme j'ai voulu mourir ! Comme j'ai rêvé de disparaître en me donnant à vous. Je vous ai tout donné. J'ai cru tout vous donner et j'ai cru que vous me dévoriez. Mais en réalité, je ne faisais que grandir, car Dieu grandissait en moi. Et plus je voulais mourir pour vous, plus je devenais immortel.

Et maintenant, je ne pense pas, je n'aime pas, je ne suis pas. Mais Dieu pense, Dieu aime, Dieu est. Je ne perçois plus la frontière de mon corps. Je n'ai plus de forme. Je suis une lumière qui voit et où, parfois, s'inscrit un sourire, et dont des bras sortent parfois pour accueillir et protéger. Je n'avance vers vous ni ne m'éloigne de vous. Je suis toujours avec vous. Mon amour est pour toujours avec vous. Je suis l'espace qui vous entoure et qui vous porte. Je suis l'air que vous respirez. Je suis ce que vous voyez et ce que vous ne voyez pas. Et d'abord, je suis vous.

De telles paroles, ne correspondent à rien qu'exprime notre langage. Elles sont en contradiction avec ce dont nous avons l'expérience. Lorsque le voyant nous dit qu'il n'a plus de forme et qu'il est une lumière, nous savons bien qu'il a un corps, et ce corps nous le voyons et pouvons le toucher. Comment, dès lors, percevrions-nous ce qu'il énonce ? Peut-être ne sent-il plus cette tunique de chair qu'a revêtue son âme à sa naissance. Peut-être n'est-il plus que son âme éternelle et infinie. Il n'empêche : nous le connaissons physiquement notre semblable et l'acceptons parmi nous parce qu'il nous ressemble. S'il était vraiment ce qu'il dit, une lumière vivante, une sorte de brume lumineuse nous enveloppant dans sa douceur, une shékina miséricordieuse et rayonnante, nous prendrions peut-être peur. C'est beaucoup parce qu'il appartient visiblement à notre espèce que nous pouvons l'écouter.

Mais nous ne comprenons pas que, pour dire ce qu'il dit, il faut qu'effectivement se soit effacée à ses sens l'enceinte du corps que nous lui voyons. Et non seulement son corps n'a plus pour lui de réalité, mais ses sentiments ni ses pensées n'existent plus. Comme il le dit, c'est Dieu qui pense, qui aime et qui est. Car nulle dualité ne le divise plus, ne le sépare plus de sa propre divinité. Nulle dualité physique, nulle dualité des sentiments ni des pensées, nulle dualité, non plus, de la morale, fût-elle la plus haute : le Bien et le Mal ne se distinguent plus l'un de l'autre. Et l'ultime dualité doit, elle aussi, disparaître, qui met Dieu d'un côté et de l'autre le monde. Tout est Dieu. Unicité divine, ou néant bouddhique, il n'y a plus que cela.

Comment y est-il parvenu ? Il n'a rien fait lui-même. Simplement, Dieu a grandi en lui. La connaissance et l'amour ont grandi en lui. Et posant les yeux sur nous qui sommes imparfaits, tous tant que nous sommes, il n'a vu que Dieu, qui est perfection pure, et il a souri. Il faut le répéter encore et encore, et que tel est le destin du voyant : ne plus pouvoir connaître que Dieu dans tout ce qui est, quand bien même s'agirait-il de l'adversaire le plus acharné de la conscience divine et de l'amour divin. Mais comprenons aussi à force de le répéter, que dans la bauge où nous sommes nés et où nous nous vautrons, à la fois rêvant d'autre chose et ne croyant pas qu'autre chose nous soit jamais possible, il continue de voir une bauge, et dans notre difformité il voit toujours une difformité, monstrueuse ici et là plus supportable. Il ne se leurre pas à ce sujet. Au contraire, la laideur dont nous sommes les réceptacles lui est plus évidente qu'à nous, et il discerne en nos moindres mouvements la reptation des entités qui nous violentent et dont nous ignorons qu'elles infectent jusqu'à nos heures les plus lumineuses. N'étant plus qu'extérieurement

notre semblable, il voit ce qui, intérieurement, nous manque pour être libres. Et nous prenant en pitié pour ce qui ne saurait être notre faute et dont, pourtant, nous nous accusons, il en vient à aimer ce qui nous possède et qui nous empêche de le rejoindre. Car même les forces du Mal, il sait que Dieu les a émanées, et qu'elles sont donc divines : "Car à de terribles agents, l'Esprit donne licence."<sup>3</sup> Et elles aussi, d'une certaine manière, il les plaint : ne sont-elle pas contraintes de se détourner, les premières, de leur vérité, d'échanger la splendeur éternelle et infinie de leur être originel contre l'obscur immense cosmique dont elles règlent les processus en aveuglant l'Espace et en dévidant le Temps ?

Ces Puissances des Ténèbres dont la mainmise se fait sentir dans l'immensurablement grand comme dans l'incommensurablement petit ne sont-elles pas, en effet, ce qui, de même, influence chaque instant de notre vie ? L'inconscience où nous sommes de la Réalité n'est-elle pas phénomène universel ? Et la fausseté dans laquelle, amoureux des mirages, nous croyons pouvoir trouver quelque vérité définitive, pensons-nous qu'elle ne concerne que nous ? Nous figurons-nous que les animaux, les arbres, les fleurs et l'herbe, ou bien les minéraux soient moins dupés que nous et puissent, mieux que nous, percevoir quelque chose d'absolu et de vrai ? Ou qu'à travers les milliards de galaxies qui forment l'empire sidéral toutes les formes d'être soient conscientes de la vérité qui les transcende ? Et la souffrance n'est-elle pas elle aussi une loi qui se retrouve en tout, même si les modes et les objets en diffèrent d'une espèce à l'autre ? Quant à la Mort, y a-t-il une seule chose, en l'océan cosmique, qui ne doive s'y soumettre ? Y a-t-il une seule effigie de la vie qui ne meure un jour ? Les étoiles meurent, les bactéries meurent, nous mourons tous. Comment pouvons-nous dire que le Mal se limite à cette Terre et que nous en sommes les instigateurs ?

Or, le Mal, c'est justement tout cela : d'est l'inconscience, c'est la fausseté, c'est la souffrance et c'est la Mort. Et les Forces qui nous y contraignent sont celles-là mêmes qui meuvent les roues de l'univers tel que nous le voyons. Nos actes les plus abjects, notre lâcheté, nos trahisons ont leur pendant à l'échelle cosmique dans le fourmillement doré des étoiles. Car nos crimes et nos erreurs sont autant le fruit des Forces des Ténèbres que la nuit elle-même où le scintillement des constellations évoque, sans nous le procurer jamais, un infini où, nous y dissolvant, nous pourrions devenir autres, ou bien redevenir nous-mêmes.

Le ciel que nous voyons le jour et le firmament de la nuit sont aussi trompeurs que nos méfaits les plus troubles. Non seulement des ombres que nous prenons pour la réalité sont projetées au niveau de nos sens qui les captent, mais la caverne elle-même est une ombre. Ce n'est pas seulement l'homme qui est dans l'erreur, c'est la vastitude stellaire en son entièreté. Ce qui tord nos pensées, nos sentiments, nos paroles et nos gestes, ce qui nous envahit de terreur, de mépris ou de haine, ce qui nous fait mourir n'est pas autre chose que ce qui fait tourner les myriades d'astres dans une Nuit dont l'apparence même nie la réalité de la Lumière éternelle. Où est le Mal ? Où commence-t-il ? Et qu'est-il exactement ? Si l'ignominie à laquelle nous sommes voués n'est que l'écho de l'Illusion cosmique, en quoi est-elle nôtre ? Et qui peut nous la reprocher ? Et qui songerait à en accuser le cosmos ?

Des Forces que nous ne pouvons déterminer scientifiquement sont partout à l'œuvre, dans l'univers comme en nous qui sommes dans l'univers. Elles ont, semble-t-il, pour mission de restreindre : d'imposer des limites à l'illimité afin de lui donner forme et que l'Un devienne

3 Sri Aurobindo, *Savitri*, Livre II, Chant VIII.

innombrable. C'est le mystère même de la création qui se trouve contenu dans ce que nous appelons le Mal. Sans ses aspects divers, rien n'existerait. Sans l'Inconscience, qui est oubli de la Conscience suprême, informelle, éternelle et infinie, sans la Souffrance, qui éveille incomplètement l'être enseveli dans les Ténèbres, sans la Fausseté, qui est perception incomplète de la réalité de l'univers et sans la Mort, qui est apprentissage de cette réalité, nulle création ne serait manifestée. Seule, existerait la Lumière abstraite de l'Éternel et Infini. Mais privé de son expression, l'Infini cesserait aussitôt d'être infini. Il n'y aurait que le fini, et tout serait d'avance terminé. Il n'y aurait rien, ni ce monde ni Dieu – ni même l'illusion d'un monde ou de Dieu.

Or, notre présence même suffit à prouver qu'il y a un monde, quelle qu'en puisse être la qualité essentielle. Et ce monde, à son tour, indique qu'il a une origine, ou un plan qui le transcende, que nous le nommions Dieu, ou non. En sorte que le pire d'entre nous est une preuve de l'existence de Dieu.

Là encore, notre raison titube. Comment comprendrions-nous que l'homme est une preuve de l'existence de Dieu et, plus insensé encore, que le Mal qui règne dans tout l'univers et se commet par notre entremise prouve l'infinitude de l'Infini, lequel, par définition, ne peut rien exclure, ni ce que nous connaissons ni ce que nous ne connaissons pas ni ce que nous sommes incapables de concevoir et de connaître: d'autres formes d'être et de conscience, en cet univers ou en d'autres comme en les plans qui les constituent ?

Pour le voyant, toutefois, rien, à la longue, n'est plus évident. Se sachant lui-même éternel et infini – non pas intellectuellement, mais par expérience –, il connaît automatiquement ce qui participe de sa nature et peut le décrire sans erreur. Même si, d'un voyant à l'autre, la description diffère, il n'y a pas de véritable contradiction, et aucun ne se trompe. Que le Bouddha répudie, au bénéfique de l'unique Néant, l'existence de Dieu, de l'homme et du monde et que Jésus annonce l'avènement du Royaume de Dieu sur la Terre (c'est-à-dire l'identité de l'homme et de Dieu, ainsi qu'il en est lui-même l'exemple) et l'immortalité physique de notre race, les deux enseignements, aux antipodes l'un de l'autre, sont en réalité complémentaires et découlent de la même vision : dans un cas comme dans l'autre, le monde que nous percevons tout comme le mode d'être qui nous définit sont transitoires – illusion pour le Bouddha et attente d'autre chose pour le Christ.

Cette autre chose, tous les sages en ont fait l'expérience intérieure : c'est l'absence de dualité, dont la perception, rendant l'être éternel et infini, le met d'un seul coup en contact avec la Réalité. Pour l'homme de Dieu, il n'y a donc rien d'autre à savoir : la dualité est irréaliste, seul l'Un est vrai. Et c'est cet Un que, pour le moment, nous appelons Dieu.

En lui, sont fatalement contenues toutes les gradations, toutes les nuances de l'Être. Et chacune est identique à toutes les autres, parce que chacune est lui. Pour Dieu, il n'y a ni Bien ni Mal, il n'y a que Dieu. Insistons-y, car c'est de cela que, peu à peu, le voyant s'aperçoit dans les moindres choses de la vie comme dans les plus impressionnantes. Se trouvent ainsi rompus l'un après l'autre les barrages de sa personnalité humaine tandis que fait irruption en lui une marée de lumière et de conscience divines.

Guidé par un savoir différent du nôtre et qui lui vient d'une autre dimension, il reconquiert progressivement le royaume de Dieu enseveli sous les limons d'un déluge qui est celui même de la création. D'apparence en apparence, il se meut et, soufflant dessus le souffle de son amour, y retrouve la réalité qui est en lui.

Voyant la boue qui nous recouvre, il ne nous en attribue pas l'origine. Elle est le sédiment laissé sur notre âme par l'action de la Nature. Elle est inséparable de la Nature et, au vrai, elle est la Nature même, son empreinte que nous prenons pour notre propre signature, croyant toujours que nous en fracturons l'harmonie et l'unité quand c'est elle qui, nous obligeant à la dualité, nous prive de notre harmonie originelle.

Il voit que notre pire atrocité est l'œuvre de forces cosmiques dont nous ne nous doutons pas et de leur lutte avec les pouvoirs opposés, qu'au fil du temps nous avons adorés sous les noms de divinités multiples. Démons et dieux, pour lui, ne sont plus que les pôles négatif et positif de l'univers, et leur interaction aboutit au tournoiement des astres comme au tourbillon des atomes comme au clair-obscur de notre conscience où nous percevons tantôt le jour et tantôt la nuit, tantôt le Mal et tantôt le Bien. Il n'est pas plus troublé par nos actions mauvaises que nous ne le sommes par le ciel nocturne dont la mystérieuse énormité nous fascine et nous cache la vérité de l'Infini. Et nos vertus sont à ses yeux aussi pures et cependant aussi imparfaites que l'azur qui, lui aussi, nous dissimule la vérité de l'Infini.

En ce qui nous entoure comme en nous-mêmes, les mêmes forces sont donc à l'œuvre. Et c'est par-delà le jeu de ces forces et de leurs alluvions qu'il nous perçoit. Son regard transperce le masque et le costume dont nous recouvre la Nature. Il voit la flamme blanche de notre âme qui prie silencieusement tout au fond de notre être. Et il n'a d'autre but que de nous rendre conscients de cette flamme qui, à notre insu, brille au sein de nos ténèbres et doit peu à peu les dissiper. Chacun de nous doit se muer en cette clarté sereine et solitaire, en cette puissance silencieuse qui connaît et qui est la vérité – telle est sa certitude. Et cela revient à dire qu'un rêve s'élabore en lui, où le ciel à son tour s'incendie.

Non seulement la flamme qui s'élève en nos secrètes profondeurs doit nous devenir sensible, et même nous devons graduellement la devenir, mais aussi le feu vivant de Dieu que recèlent les profondeurs cosmiques doit apparaître et changer l'aspect du ciel. C'est ce qu'il faut entendre par le "ciel nouveau" de l'Apocalypse. Comme un parchemin, le ciel que nous connaissons s'enroulera sur lui-même, laissant apparaître l'univers en sa vérité transcendante où n'existent ni Jour ni Nuit, ni Bien ni Mal, ni Vie ni Mort, mais seulement l'immortalité de l'Éternel et Infini.

Parallèles sont en effet les destins de l'homme et du cosmos. Et si nous devons nous éveiller demain à la réalité que le voyant annonce, comprenons que l'immensité sidérale doit elle-même s'éveiller à cette réalité. Le Pouvoir qui orchestre le flamboiement innombrable des astres et le moindre de nos actes, en se servant de courants, dont la bipolarité nous angoisse, ne cesse jamais d'œuvrer. Au contraire, il œuvre de plus en plus précisément et consciemment, érode les ténèbres, y suscite un regard capable de voir toujours plus loin.

En voulons-nous un exemple ? Ne prenons que la Terre, notre douce Terre si fragile et généreuse. Nous n'avons aucun mal à admettre que la conscience s'y est exprimée très lentement et à tâtons que, tout d'abord et pendant très longtemps, il n'y a rien eu, à sa surface ou dans ses profondeurs, qui fût susceptible de saisir quoi que ce soit du ciel où elle se meut et que, une fois formé l'océan primordial, il a fallu encore attendre des millions d'années avant qu'en émergeât une forme vivante destinée à enfanter ce qui, dans les cycles du Temps, deviendrait l'immense dynastie des créatures proliférant sur le sol terrestre et percevant, chacune à sa manière, quelque chose de son milieu sans jamais parvenir à seulement deviner l'univers. Odyssée dont la Science nous rapporte

aujourd'hui le plus possible d'étapes et qui devrait nous donner à méditer sur l'efflorescence de ce qui, dans toute créature, est conscient.

Qui est conscient, et de quoi ? Devons-nous imaginer que ce qui nous précède perçoit les mêmes choses que nous ? Mais quelle serait alors la nécessité de l'évolution dont il est clair qu'elle est progrès constant vers un sentiment toujours plus juste et plus complet de soi-même et du monde ? Et si telle est bien l'évolution, ne devons-nous pas en déduire qu'elle est le passage des ténèbres à la lumière, de la Nuit absolue de l'Inconscience au Jour éternel de la Conscience suprême ?

Au début de la création terrestre, l'univers n'existait pas – entendons que rien, sur la Terre, ne pouvait prendre conscience de l'univers. Puis, avec une lenteur dont notre calcul en millions d'années ne saurait nous fournir aucune idée, la conscience a germé au fond des eaux à quoi se limitait alors l'univers pour les formes de vie terrestre. Puis, elle a changé de dimension et a fait naître la vie hors de l'eau, à la surface de cette planète minuscule et aveugle qui tournait autour du Soleil, parmi le psautier des constellations qu'elle n'entendait pas. Et les ténèbres se sont lentement délitées. Sans que l'univers fût encore perceptible, l'Espace a commencé de s'organiser, balisé par le galop des bêtes et déchiffré par le vol des oiseaux. Lentement, lentement, à mesure que la conscience s'épanouissait dans les formes qu'elle suscitait afin d'exercer son pouvoir, l'univers s'est ainsi manifesté à la créature, jusqu'au moment où celle-ci a pu distinguer le ciel et la Terre et, dans le ciel, comme une source de feu, le Soleil donneur de vie, et, comme la carte d'un voyage jamais achevé, la Nuit géante et criblée d'or. Mais sommes-nous sûrs que notre perception soit irrévocable et qu'il n'en puisse être d'autres dans l'avenir ?

Nous sommes déjà si différents de nos ancêtres préhistoriques qu'il ne devrait pas nous être difficile d'admettre que, dans un avenir peut-être pas si lointain, une mutation s'opérera – ou, plus exactement, notre espèce n'ayant jamais cessé de changer, que la mutation qui se poursuit aujourd'hui dans le secret de notre être deviendra évidente demain, faisant apparaître une race pour laquelle l'univers sera autre que ce que nous avons accoutumé de voir depuis la naissance d'homo sapiens.

Comment cela ? Comment, sinon par un changement de conscience et un parachèvement des instruments, une purification du regard que nous posons sur nous-mêmes et sur le monde ? Et ce que cela veut dire, nous le savons déjà et ne pouvons y croire, tant la chose paraît à la fois élémentaire et impossible. Il nous faut nous laver des ténèbres qui faussent notre vision et que tombe la boue dont nous recouvre le jeu des forces cosmiques. Il nous faut arracher de nous le sens de la dualité qui nous emprisonne dans l'Espace et le Temps lors même que les voyants du monde entier proclament que nous sommes éternels et infinis. Il nous faut sortir à notre tour de la caverne et avoir ce regard de la sagesse qui ne voit ni Bien ni Mal, mais contemple Dieu partout : ici-bas et au-delà.

C'est là, en effet, que tout doit se jouer. Lorsque nous serons délivrés du Mal, du sens du Mal, de l'impression d'être pécheurs, de reproduire génétiquement les conditions du péché originel, si nous sommes de culture occidentale, d'entasser psychologiquement les semences d'un karma qui nous oblige à nous réincarner, si nous relevons de la pensée orientale –, lorsque nous verrons spontanément que notre action n'est pas nôtre et qu'elle n'est ni bonne ni mauvaise, que nous en sommes seulement les interprètes et que ce qui nous transcende en est seul l'auteur, alors nous commencerons de voir l'univers d'une façon différente. Et plus nous progresserons dans cette

métamorphose de notre conscience, plus l'univers lui-même se métamorphosera. Plus l'âme qui est en nous pourra transparaître, plus transparaîtra l'âme de l'univers. Plus se manifestera Dieu. Et lorsque, physiquement, nous ne serons plus que notre âme, l'univers ne sera plus que Dieu.

Qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, c'est à cela qu'œuvre le voyant lorsqu'il s'approche de nous, nous sourit et nous prend dans ses bras. Si imprégné qu'il soit de connaissance divine, il se peut qu'il ne sache pas exactement ce qui se fait par son intermédiaire. Comme le Bouddha, il croit, par exemple, travailler à détruire l'illusion dont nous sommes captifs et à faciliter notre fuite dans le néant du nirvâna. Mais en réalité, le fruit de ses efforts est autre. Et prêchant l'irréalité du monde, il concourt à rendre l'univers plus réel. Prêchant l'irréalité de notre être, il concourt à rendre notre âme plus manifeste. Prêchant l'irréalité de Dieu, il concourt à rendre l'univers plus divin. Car il n'y a qu'un seul but, pour cette Terre comme pour le reste du cosmos. Et c'est d'exprimer l'Éternel et Infini dont tout est l'expression. Peu importe que, pour y atteindre, il faille passer par des étapes qui le récusent. Chaque étape – fût-elle agnostique comme le matérialisme contemporain, ou athée comme le bouddhisme – représente une concentration particulière de nos énergies sur un point d'un ensemble qui vise à la connaissance de l'Origine.

Ainsi l'homme de Dieu, lorsqu'il nous bénit, ne fait-il qu'éveiller en nous la déité somnambule qui, à bord de notre corps, fait voile vers sa terre natale qu'est l'univers tel que, demain, il s'offrira aux sens d'une race libérée des forces bipolaires de la Nature, affranchie de l'esclavage du Bien et du Mal et des autres dualités auxquelles notre raison se soumet sans discuter : le Jour et la Nuit, la Vie et la Mort et, ultimement, le monde et l'anti-monde qu'est Dieu.

Qu'il y faille des siècles ou des millénaires ne change rien au programme. L'itinéraire est d'ores et déjà tracé. La boueuse obscurité qui nous recouvre doit tomber, nos yeux s'ouvrir au-dedans et notre soleil intérieur resplendir. Tout le passé colossal de la Terre et du ciel proclame qu'il ne peut en être autrement. Toutes les mutations par lesquelles ont passé les formes géantes ou minuscules de la vie prouvent qu'aucune transformation n'est impossible et que, si le changement perpétuel est la règle de l'existence cosmique, il ne peut, ici-bas, s'arrêter brusquement avec nous qui, de toute évidence, ne cessons d'évoluer en tant que race et comme individus.

Les golems de fange que nous semblons être céderont peu à peu la place à ce qui se prépare dans les coulisses de notre personnalité fugitive. La flamme blanche en nous devient de plus en plus consciente et forte et, de vie en vie, prend davantage la forme de l'être à venir, éblouissante et si douce présence faite d'amour et de feu. Car tous nous serons transformés. En quoi ? demandons-nous, impatientés. En quoi, répond le voyant, sinon en nous-mêmes, sinon en notre principe ?

Que cela corresponde ou non au dogme de sa religion originelle, qu'il en soit clairement certain ou non, n'a aucune importance. Ce qu'il accomplit, il sait bien qu'en réalité c'est un autre qui l'accomplit par son entremise. Et à cet autre, il se soumet intégralement sans poser ni questions ni conditions. Que ta volonté soit faite. Il s'efface, il devient transparent, il se dissout dans l'Unique qui, seul, existe, même si cet Unique est pur Néant. Et s'écoule à travers lui le fluide divin dont il ne cherche à rien retenir pour son profit, mais qu'il dirige sans avoir besoin d'y penser ou de le vouloir sur ceux d'entre nous qui viennent lui demander de les bénir.

Et ceux d'entre nous qui semblent n'être que pourriture, ceux-là aussi il les bénit, même s'ils ne viennent pas à lui. Il connaît le poids de l'ombre qui se vautre sur eux et par quelles infamies il leur faut passer, volant, violant, tuant, mentant, trahissant et ricanant de le faire, et ceux-là lui

semblent plus douloureux que les autres, car ils ne se doutent de rien, et leur être gangrené requiert toujours plus d'immondices où sombrer afin de s'étourdir et d'oublier à tout jamais la vanité des choses. À eux qui sont l'impureté même, va le plus pur de son amour. À eux qui sont prêts à tout massacrer et à le mettre à mort, il dédie chaque instant de sa vie jusqu'au dernier. Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Non, ils ne le savent pas, et lui voit au contraire ce qui grouille dans leur cœur et leur interdit toute beauté réelle ou durable. Jusqu'à quand seront-ils ainsi possédés ? Hériteront-ils en d'autres vies le mal qui les envoûte ? Ou seront-ils lavés de la jubilation qu'ils éprouvent à s'avilir ? Pourquoi la luxure effrénée ne se transformerait-elle pas demain en son contraire de chasteté lustrale ? Et le désir de tuer en le besoin de protéger ? La fausseté en droiture, le despotisme en soumission, l'incrédulité en foi inébranlable de par l'alchimie de sa bénédiction ? Car c'est à cette fin que l'utilise le Pouvoir qui bénit.

La bénédiction de l'homme de Dieu n'a rien d'un tapotement affectueux destiné à donner confiance à celui qui s'incline devant lui, L'imposition des mains n'est pas un geste solennel conférant extérieurement les marques de l'amour du sage. Par-delà toute cérémonie concevable, c'est un acte magique où l'Énergie qui meut l'univers et l'entraîne vers son apothéose se déverse en celui qui est béni et l'entraîne vers sa propre apothéose. C'est une activation de ce qui, en lui, est de même nature que cette Énergie. Il peut ne pas comprendre ce qui se passe alors en lui. Ou il peut ne sentir que la percée d'une vibration entrant en lui, ou bien qu'une onde brûlante et douce l'envahissant. De toute façon, il ne peut en deviner le résultat. Il ne peut supputer le travail en lui de cette vague de lumière, de connaissance et d'amour. Peut-être le saura-t-il demain : en cette vie ou une autre. Une nouvelle dimension est entrée en lui qui, au fil des jours, des années ou des vies, s'imposera à sa conscience et repoussera l'ombre qui, aujourd'hui, l'engloutit. La caverne n'existera plus. Ses chaînes se dissoudront d'elles-mêmes. Ce qu'un homme de Dieu a semé en son être aura germé dans la nuit terrestre et poindra hors du sol primitif pour s'élaner à la conquête de la lumière.

Même le plus abject des hommes est promis à cette transfiguration de la semence aveugle en créature visionnaire. Et la plus épaisse ténèbre doit se transmuier en le Soleil éternel. Le voyant n'a pas besoin de le penser pour le savoir. Et il sait qu'un jour viendra où les Pouvoirs obscurs et que nous disons diaboliques seront eux aussi rendus à la Lumière. À eux aussi, va son amour. À eux qui semblent lutter contre la Beauté et la Vérité, à eux qui se servent de nous pour instituer le règne du Mal, mais n'y arrivent jamais complètement, à eux qui, plus que nous encore, ont oublié leur origine et ne peuvent même pas aspirer à la revoir un jour, à eux, les plus affligés de la manifestation universelle, va l'amour illimité de l'homme de Dieu.

Car il ne se contente pas de répandre sur nous son amour, quels que soient nos crimes et nos vices. Il aime aussi ce qui nous rend le crime et le vice alléchants. Il aime aussi les goules et les vampires qui, tapis dans notre conscience crépusculaire, nous incitent aux gestes qui leur livreront les vies dont, par nos lèvres et nos dents, ils suceront la force. Il aime les démons qui nous souillent et, agissant par nos actes, ne nous laissent rien dont nous puissions jouir ensuite. Il aime d'amour pur cette vermine cosmique, cette lèpre qui s'attaque aux galaxies aussi bien qu'à nous-mêmes, qui paraît vouloir saper l'univers et nos vies, mais en assure le maintien, au contraire, et contribue même à en enrichir le mouvement en guerroyant contre les cohortes opposées dont nous traduisons l'influence dans nos arts, nos sciences et nos rêves de paix. D'amour pur, il aime tout ce dont la conscience est séparée de Dieu — et sans doute est-ce chez les démons que cette séparation est la plus complète. Leur rôle dans l'expansion sidérale leur a été assigné par Dieu lui-même, et ils sont les rouages les plus humbles de l'œuvre divine, car ce

que Dieu exige d'eux les rend incapables de se souvenir de lui. Et ils sont comme à jamais rejetés de lui — eux qui ont sacrifié leur sens de l'Éternel et Infini de manière à en être les exécutants.

Seigneur, si tu veux que je ne te voie plus, si tu veux que je t'oublie, moi qui ne peux vivre sans toi, si tu veux que je te renie pour mieux servir tes desseins, si tu veux que je n'existe que pour lutter contre toi, moi qui ne suis qu'amour de toi, qu'il en soit fait comme tu l'ordonnes. Amen, amen. Je serai ce que tu veux que je sois, et tout ce qui est aura horreur de moi, si telle est ta volonté et si c'est là la preuve que tu me demandes de mon amour pour toi. Par amour pour toi, Seigneur, j'accepte de ne plus te voir et de m'acharner contre toi, afin que la grandeur de ton être se manifeste un jour en la petitesse du mien et que ta lumière envahisse les ténèbres que tu me demandes de tirer entre toi et moi.

Si nous prêtons une identité aux Puissances des Ténèbres en leur action cosmique — et il n'est pas une ethnie qui ne l'ait fait à un moment ou à un autre de son histoire —, il n'y a aucune raison pour que nous ne remontions pas à la source de cette identité et n'en décodions pas le chiffre.

Or, si l'Unique est tout ce qui est, comme l'affirment les voyants, l'apparente scission qui se produit en lui n'est pas due à une révolte des anges : l'existence d'anges rebelles présuppose une dualité de la conscience et, par conséquent, une limitation, un obscurcissement, présuppose que, du fait d'une ombre inhérente à Dieu, sa splendeur est éternellement contrariée, son pouvoir éternellement mis en question, son unicité éternellement récusée. Ce qui n'a aucun sens.

Rien n'est en tout cas plus éloigné de la vision des sages et de leur expérience de l'Être pur. S'il y a division apparente — ce dont tous sont obligés de convenir —, elle ne saurait être le produit d'une insurrection de Dieu contre lui-même. Elle ne peut être qu'un processus de l'acte créateur. La différence est essentielle : dans un cas, l'univers est né de la rage de divinités insoumises et porte en soi, comme une blessure héréditaire, les stigmates de la révolte et de la haine ; dans l'autre, l'univers est l'éternelle expression de l'amour de l'Unique pour son être parfait et, dès lors, contient le germe de cette perfection absolue.

Voir en les hordes diaboliques des bandes de renégats bannis des cieux satisfait peut-être notre goût de la morale, mais c'est à trop bon compte. Tout le mythe, où que ce soit sur la Terre, fait appel à des notions de justice, et donc de Bien et de Mal, qui n'ont rien à voir avec Dieu, pour qui tout est Dieu. L'idée ne vaut d'ailleurs que pour une certaine étape du développement éthique de l'humanité. En aucun cas, elle ne saurait être définitive. L'image du souverain juge appartient à un monde qui, aujourd'hui, tend à disparaître et cède de plus en plus le terrain à une idée d'amour universel, à l'échelle planétaire d'abord, puis à l'échelle cosmique et supra-cosmique. De plus en plus, la vision du voyant doit se vérifier dans nos conceptions, et l'unicité dont elle procure l'expérience nous amener à voir dans les anciennes légions diaboliques des armées rayonnantes qui, pour l'amour de Dieu, et afin de le manifester, se sont jadis aveuglées et, depuis, font tourner les mécanismes du cosmos selon une loi qui est d'enténébrer l'éblouissante abstraction divine afin de lui donner un visage que les yeux innombrables de la création qui en résulte puissent contempler et adorer.

Scandaleuse explication ? Peut-être. Mais nous savons bien que, de scandale en scandale, il nous faut abattre les forteresses où nous avons été élevés, défoncer les murs de la caverne où nous sommes retenus prisonniers. Car il nous faut accepter de grandir et de rejeter nos limites d'antan. Nous avons rempli le cadre qu'elles dessinaient autour de nous. L'humanité en crue déferle à

présent vers des horizons inconnus et voit s'ouvrir un ciel vierge. Renonçons à nous cramponner à nos totems vieillots. Ce qu'ils avaient à nous donner, ils nous l'ont donné. Ils n'attendent pas de nous que nous mourions asphyxiés à leur service. Ils représentaient un progrès sur ce qui les précédait. Un autre progrès nous requiert : de plus vastes idéaux, une plus complète liberté, un amour plus authentique et toujours plus de lumière.

Sur tout ce que nous vivons et connaissons, nous devons poser un regard neuf. À défaut de quoi, incapables de croître davantage, nous nous éteindrons, laissant aux prochains millénaires le soin d'effacer le fossile de notre humanité. Chaque phénomène de l'existence, nous devons l'aborder comme si nous n'avions pas depuis toujours essayé de le comprendre : avec des yeux entièrement neufs. Nous devons parvenir à nous poser nos questions comme si c'était la première fois, de manière à trouver des réponses qui nous satisfassent enfin.

Nos questions ne peuvent être que les mêmes : pourquoi le Mal, la souffrance et la Mort ? Pourquoi la Vie ? D'où venons-nous et où allons-nous ? Qu'appelons-nous Dieu ? Mais nos réponses peuvent — et doivent — différer de celles que nous ont enseignées les prélats de nos diverses religions. En particulier, il importe que nous nous guérissions de ce délire où nous nous sentons persécutés à la fois par les démons qui nous tentent et par Dieu qui nous punit.

Nous sommes arrivés à un âge où de telles conceptions ne sauraient plus avoir d'emprise sur nous. Elles relèvent d'une paranoïa liturgique où, au nom de Dieu, l'Occident s'accuse d'avoir commis un sacrilège dont, à vrai dire, nous ne savons rien, puis d'avoir mis à mort celui qui était venu nous sauver. Peut-on rêver névrose plus cauchemardesque ?

Si, vraiment, nous avons agi contre Dieu, au commencement du Temps, et, si plus tard, nous avons assassiné son fils, qu'il nous avait envoyé pour nous laver de cette souillure, nous serions en effet les monstres qu'il nous arrive d'imaginer que nous sommes. Mais comment croire à des idées si démentielles ? Nous avons vu que, pour Dieu, tout est Dieu et que, si les ténèbres l'éclipsent, c'est pour lui fournir le matériau de sa création. Les ténèbres sont lui autant que la Lumière. Et si nous tenons à les personnifier, c'est dans ce rôle de puissances adoratrices que nous devons nous efforcer de les connaître.

Dire que le Mal existe indépendamment de Dieu, c'est nier l'unicité divine, c'est contester l'infinité de l'Infini qui embrasse non seulement toutes les dimensions possibles mais aussi tous les modes possibles d'existence, c'est récuser l'éternité de l'Éternel qui porte en soi non seulement toutes les possibilités de perception temporelle, mais aussi ce qui est à l'origine du Temps et que représente l'occultation de la Lumière éternelle par la Nuit cosmique. En d'autres termes, soutenir que le Mal est non divin, c'est purement et simplement nier Dieu.

Comprenons que cet ultime paradoxe est ce qui se trouve au cœur des plus grands enseignements mystiques et que ce que nous appelons pardon des offenses en découle inéluctablement, comme doit en découler la connaissance que les Pouvoirs de l'Obscurité dont l'ivresse nous intoxique et nous avilit sont les serviteurs de Dieu, les esclaves de son Amour sans la noirceur desquels la blancheur immaculée de sa Lumière ne pourrait se traduire en univers.

Un jour viendra, devons-nous croire, où nous chanterons la dévotion des Ténèbres pour l'Astre primordial dont elles sont issues et à la gloire duquel elles se sacrifient en incarnant son contraire sans lequel il ne serait pas infini. Et ce jour-là où nous pourrions comprendre le sacrifice que

représente l'incarnation du Mal, nous aurons vaincu la dualité. Nous ne serons plus les jouets de notre actuelle perception des choses. Il n'y aura plus, pour nous, de Bien ni de Mal, de Jour ni de Nuit, de Vie ni de Mort, de Dieu ni de monde. Tout sera un. Lorsque, sous les traits effrayants des cohortes démoniaques, nous serons capables de reconnaître l'Éternel et Infini s'inversant pour se connaître dans la forme innombrable, lui., l'Unique et Informel, alors nous aurons atteint au terme du voyage humain.

Et une autre aventure commencera.

C'est ce qu'au-delà des mots l'homme de Dieu nous enseigne par son exemple. Il se tient devant nous, formidable et si humble. Il se penche vers nous en souriant. Sa lumière envahit notre caverne et nous révèle le grouillement où nous nous vautrons. Ne craignez pas. Cela aussi est Dieu. Nous gémissons, nous avons envie de pleurer. Qu'avons-nous fait ? Que sommes-nous en train de faire ? Nos sentiments et nos pensées nous semblent tous faisandés. Nous nous prenons en horreur. Qu'il ne nous voie pas. Qu'il cesse de nous regarder et de nous sourire. Mais sa douceur nous accompagne lors même que nous lui tournons le dos. Et son amour nous enveloppe tandis que nous lui crachons au visage le venin de notre haine de nous-mêmes et du monde.

Il nous prend dans ses bras, chacun de nous comme un enfant qu'il chérirait plus que sa vie. Il nous embrasse et nous bénit comme si nous étions vraiment pour lui de parfaites effigies de la Divinité. Il dit que nous sommes purs. Il dit que, derrière nos masques grimaçants, nous sourions d'un sourire que, jamais, rien ne trouble et que, derrière l'ombre qui nous encercle, se trouve la Lumière éternelle, La tête reposant sur ses genoux, tels des enfants apaisés, nous l'écoutons. Et tout ce qu'il dit est vérité. Parfois, nous lui parlons aussi. Et tout ce que nous disons est mensonge. Il le sait, mais ne proteste pas. Il sait qu'il ne peut en être autrement, que, même quand nous le faisons exprès, ce n'est pas notre faute. Nous sommes tissés dans l'étoffe des ténèbres, et il nous berce longuement afin que nous quitte la peur du mystère où nous errons, les yeux crevés.

Il sait que nous ne sommes pas coupables du mal qui se commet à travers nous et, ce mal entraînant-il sa mort, il ne nous en veut pas. Il nous enlace et nous protège. En nous, tout au fond de nous, il sent vivre le feu insoupçonné de notre âme. Et c'est cela que nous sommes pour lui, cette clarté que nous ignorons, cette flamme qui brûle silencieusement au sein de l'obscurité dont nous sommes pétris. C'est cela qu'il appelle doucement de sa voix qui évoque des plans dont nous n'avons pas idée et où la Réalité, peu à peu, se dévoile et resplendit. C'est cela qu'il suscite et nourrit en répandant sur nous son amour sans conditions et en nous bénissant, cela, la semence de l'Éternel et Infini dans notre forme temporelle et finie, le souvenir de Dieu au cœur de l'amnésie.

Lui-même, nous dit-il, a été comme nous autrefois. Nous ne sommes pas différents de lui. Demain, nous serons à sa ressemblance. Écoutez-moi, petites âmes, écoutez-moi, demain vous serez libres, vous ne sentirez plus s'appesantir sur vous la souffrance et la Mort. Vous ne vous tromperez plus, vous ne serez plus induites en erreur, vous comprendrez que vous n'avez jamais péché, que, pas une fois, vous n'avez enfreint l'ordre des choses ou la Loi de Dieu. Et alors, petites âmes de douceur et d'amour, alors vous ouvrirez les ailes comme des colombes s'envolant dans la lumière. Et tout deviendra le ciel.

Et il sourit en nous caressant le front. De ses paroles, nous faisons des dogmes solennels, alors

qu'elles sont si simples. Nous les adaptons à notre petite idée de la grandeur. Mais ce n'est pas grave, semble-t-il dire. Ce n'est pas ça qui compte. Quoi que nous fassions, semble-t-il dire encore, nous sommes exactement ce que Dieu veut que nous soyons. Même si nous ne le savons pas, cela n'a pas d'importance, laissons-nous porter par l'indétournable fleuve de la vie dont Dieu seul dirige le cours. Il n'y a que lui, douces petites âmes, il n'y a que lui, et vous allez le revoir, bientôt, je vous le promets. Il ne peut en être autrement. Vous allez le revoir et, toutes sans exception, le redevenir.

Au-dessus de nous, il contemple ce que nous ne pouvons voir comme il contemple en nous ce dont nous ne nous doutons pas. De grandes marées d'étoiles roulent perpétuellement dans l'énigme de la nuit, des éclairs nous traversent et des lueurs palpitent en nous. Il sourit, il nous sourit toujours, nous emportant vers la fin de toute douleur et la rémission de la Mort. Demain, vous ne mourrez plus, dit-il par-delà toute parole. Demain, ni vous ni moi ne mourrons plus. Tous, nous serons éternels. Et il sourit, sourit sans cesse à ce qu'il voit en nous et que nous ne connaissons pas.

Ne craignez rien. Tout est parfait. Vous faites exactement ce que Dieu attend de vous. Même votre pire infamie est un acte de Dieu. Et même les créatures de l'abîme qui vous torturent et font de vous des tourmenteurs sont des membres de Dieu. Écoutez, écoutez-moi, elles ont tout donné afin d'accomplir la volonté du Seigneur. Elles ont renoncé à la Lumière, à la Vérité, à la Joie pour le servir. Elles se sont entièrement sacrifiées afin qu'il puisse se manifester sous forme d'univers.

On vous a enseigné que des êtres divins venaient sur la Terre afin de vous sauver, qu'ils revêtaient l'apparence humaine afin de se mêler à vous, de partager votre vie et de la hisser vers une conscience toujours plus claire. Et cela est vrai. Mais il est d'autres êtres divins qui se sont sacrifiés et dont on ne parle pas de la même manière, dont on ne loue pas le martyr et qui, pourtant, sont les victimes les plus grandes de l'holocauste. Et ce sont ceux qui ont accepté de devenir les Puissances des Ténèbres, qui ont tracé les lignes de la naissance du cosmos, établi le cours des astres et caché dans l'éploiement des galaxies sans nombre la Lumière de l'Unique. Ils ont consenti à nier Dieu afin de le chanter. Ils sont comme de gigantesques forgerons maudits et acceptant de l'être. Sans cesse, ils travaillent à changer la Lumière en obscurité afin qu'existe l'univers, qui est la Face de Dieu, l'éternel Sans-Visage.

Au-delà de toute parole, c'est cela qu'il nous dit, quels que soient le nom sous lequel il nous parle, l'époque et le pays auxquels il appartient. Il ne peut en être autrement. Si tout est l'Unique, comme l'extase suprême le lui révèle, il ne peut en être autrement. En vérité, cela est l'ultime et inéluctable connaissance qu'il nous faut accepter afin d'être à son image, d'être comme lui illuminés et parfaits, c'est-à-dire inaccessibles à la souffrance et sauvés de la Mort. Il nous faut en vérité accepter l'inacceptable : tout est Dieu, Dieu seul existe, et ce qui nous hante et nous fait vivre dans l'horreur, ce qui nous fait accomplir ce par quoi nous torturons autrui et pour quoi nous sommes torturés, est cela même qui, exprimant sa volonté créatrice en un paroxysme d'amour et de dévotion, transforme en abîme infernal l'océan insondable de sa béatitude.

Sans cette occultation de sa splendeur éternelle, pas d'univers et, encore une fois, pas d'infini puisqu'il manquerait quelque chose à son infinitude, et donc pas d'Être suprême et originel : l'esprit tourne en rond dans ses syllogismes. Comment s'évader jamais de ce cercle de feu ? Comment accepter, comment aimer, comment prôner un Dieu pareil ? Est-ce donc vraiment lui que nos myriades adorent au fil des siècles et des millénaires ? Est-ce donc vraiment lui dont, en

notre innocence d'enfants, nous croyons qu'il va nous punir ? Est-ce donc vraiment lui, la source de l'amour que les voyants répandent sur nous ? Ô scandale ! Ô dérision !

Et pourtant, comment nous tromper sur le sourire de l'homme qui a vu Dieu, s'est révolté contre lui au nom de nos souffrances, l'a fui et retrouvé en lui-même, puis en nous ? Comment, soudain, ne pas nous réclamer de lui, comment ne pas revendiquer son amour auquel nous répondons si mal, mais qui nous est essentiel comme la lumière du soleil, qui change notre monde et sans lequel, découvrons-nous un jour, nous ne pourrions plus vivre ?

Peut-être sommes-nous mauvais, perdus de vices et de mensonges, peut-être le trahissons-nous à chaque pas, peut-être, oui, peut-être, sommes-nous capables de le rejeter et de lui donner la mort, mais il y a ceci, qui est ineffaçable en notre âme : il nous élève vers des sommets dont nous ne nous doutions pas, son amour nous confère une dignité, une noblesse où notre difformité se transfigure. Son amour nous donne une beauté qui est, dit-il, celle de notre âme. Et même si, dans le galop ombreux des ans, nous la ternissons et l'oublions, il en demeure en nous des fragments immortels que son souffle ravive au détour d'une vie.

Alors, la connaissance inacceptable nous devient moins atroce. Dans un élan qui nous enivre, nous comprenons que, s'il nous aime en dépit de tout le mal où nous nous entêtons à vivre, il ne peut qu'aimer les créatures abjectes qui, depuis des sphères cachées à nos regards, nous terrorisent, nous contaminent et nous gouvernent. Et de même qu'en lui Dieu nous aime, Dieu en lui les aime, d'un amour d'autant plus grand que, tout comme nous, elles l'ont oublié puisque tel est leur sacrifice, pour nous incompréhensible aussi longtemps que ne s'est pas éveillé l'oiseau lumineux de notre vie qui, en chantant de ravissement, prend son essor vers l'éther.

En attendant, l'horreur et l'incompréhension nous habitent. Cependant, nous demanderons-nous demain, si notre dépravation ne tient pas à nous, comment la leur serait-elle leur fait ? En nous, en nos crimes petits ou grands, en notre soif de pouvoir et en notre impuissance, en notre mort et en nos guerres, n'est-ce pas leur condition qui se répercute ? Pourquoi les imaginer différents de nous ? Au nom de cette dualité qui nous divise contre nous-mêmes, contre le monde et contre Dieu ? Mais si, comme nous le répètent doucement les sages en nous caressant le front et en nous bénissant dans la nuit, si tout est un, ne nous faut-il pas envisager une ressemblance dans la misère entre les pouvoirs qui nous enténébrent et nous-mêmes, une seule loi régissant et réunissant tous les plans de la manifestation ? Et ne nous faut-il pas aussi, tout étant l'Unique, en déduire qu'ils sont d'essence divine et manifestent quelque chose de divin ?

De nouveau, notre esprit se rebelle devant l'inacceptable. Le diable serait Dieu ? En quelle folie n'allons-nous pas nous précipiter sous les ricanements des peuples de l'enfer si nous nous avisons de répondre par l'affirmative. Et pourtant, nous dit le sage, c'est à cette connaissance que vous devez consentir si vous voulez être libérés du Mal. Douces petites âmes ; il faut franchir sans hésiter l'infranchissable. Et la ligne de démarcation disparaîtra. Il n'y aura plus de différence entre Dieu, vous et les innombrables éléments du monde. Cela prendra sans doute du temps, comme pour moi, petites âmes. Mais toutes, vous y arriverez. Toutes vous parviendrez un jour à voir Dieu dans le Mal et à comprendre que les Puissances des Ténèbres concourent à sa gloire en créant la nuit cosmique là où n'existe que la Lumière et en infusant en vous l'obscurité là où n'existe aussi que la Lumière.

D'une certaine façon, on pourrait dire que l'homme de Dieu doit non seulement nous sauver,

nous, mais aussi les cohortes des démons, le salut consistant à illuminer notre conscience et la leur, à nous restituer, ainsi qu'à eux, le sens de la Lumière originelle. Si, en effet, l'homme de Dieu n'a ni amour ni compassion pour les Puissances des Ténèbres, il ne connaît pas toute la vérité de Dieu. S'il veut, du plus profond de son être, que le monde fasse retour à la Vérité initiale et suprême, comment pourrait-il exclure de ce mouvement ce qui fait que le monde est dans l'erreur ? Comment changer ce qui se trompe sans changer ce qui trompe, ou sans changer soi-même par rapport à ce qui trompe ? Sans doute y a-t-il et y aura-t-il encore une lutte implacable entre l'ombre et la Lumière. Mais il importe qu'à ce sujet notre mentalité se modifie peu à peu.

Vouloir nous sauver, ou plus exactement vouloir nous transformer n'est possible que si sont sauvés, ou transformés, les êtres qui nous égarent en bornant notre vision et en nous imposant une perception duelle de l'univers et de nous-mêmes. Il devrait nous être évident que nous ne pourrions vraiment accéder à un statut supérieur aussi longtemps que les principes auxquels nous sommes assujettis et qui font régner la division en nous n'auront pas atteint à un plus haut degré dans l'œuvre qu'ils accomplissent pour déployer progressivement l'univers où Dieu s'oublie et se reconnaît tour à tour.

Le fait même que nous commençons de voir dans le Mal et ses incarnations la volonté et les instruments de Dieu — et cela ne date pas d'aujourd'hui, mais de l'époque plusieurs fois millénaire où nos voyants ont proclamé l'unicité de l'existence — indique qu'un travail se fait dans ce sens, et qu'avec le temps il ne peut que s'intensifier. Nous devons nous y attendre : notre actuel besoin de synthèse, de globalité, d'unification aboutira nécessairement à une nouvelle conception de ce qu'aujourd'hui nous nommons le Mal, ne le séparera plus de ce que nous nommons le Bien, y verra autre chose — peut-être cet acte d'amour qui, dans les plus hautes sphères de l'Être, transmue l'Éternel et Infini en monde temporel et fini.

Pour l'heure, seuls les hommes de Dieu savent et supportent de savoir. Mais ils savent aussi que, demain, nous serons comme eux et même que nous serons capables de formuler davantage qu'eux, de dévoiler d'autres aspects, encore plus bouleversants, de la Divinité. Le sens du Bien et du Mal sera remplacé par une vision d'harmonie qui, en soi, sera la preuve que, jamais, le Mal n'a été ce que nous nous imaginons ni le Mal ni le Bien, ni Dieu ni le monde, ni nous-mêmes. Une vision nous envahira qui, en tout, nous fera percevoir l'unité de l'amour. Et en ce qu'aujourd'hui encore nos religions appellent les démons, nous reconnaitrons spontanément les serviteurs de Dieu et nous les aimerons.

D'où viennent-ils et qui sont-ils en réalité ? Point n'est besoin que nous nous le demandions, une fois comprise l'idée que l'univers est une éclipse de la pure Lumière sans âge ni origine, du Soleil sans orbe qui existe en soi depuis toujours et à jamais. Dès lors que nous avons admis qu'il ne peut y avoir de manifestation cosmique sans que Dieu se voile et s'annule en l'obscurité de son contraire, tout en demeurant l'immarcescible océan de splendeur en lequel se dissout le voyant, nous ne pouvons pas ne pas en déduire la divinité des pouvoirs de l'abîme.

Encore une fois, il ne s'agit pas, pour eux, d'une révolte primitive au plus haut des cieux et du châtement qui s'en est suivi. Il s'agit d'une participation au vouloir de l'Éternel et Infini. Nous l'avons dit et répété : si l'univers n'existait pas, qui fait partie intégrante de Dieu, l'Infini ne serait pas infini. D'où la nécessité d'une Force divine qui inverse les termes de l'Être pur, établisse l'Inconscience et le Mensonge là où sont la Conscience et la Vérité absolues, la Souffrance et le

Péché là où sont la Joie et l'Innocence inaltérables, la Mort là où, seule, se trouve l'Immortalité.

C'est Dieu lui-même qui le veut et l'exécute en une geste perpétuelle dont nous ne percevons que bribes et lambeaux. C'est Dieu lui-même qui, sans rien perdre de son éclat, sans rien ajouter ni retrancher (comment réduire ou augmenter l'Infini ?), accomplit éternellement le changement de l'or en plomb. Mais en réalité, son œuvre est à la fois plus simple et plus complexe. Car son infinitude suppose l'éternité de l'univers qui le rend infini : un seul instant sans univers sous un aspect ou un autre, et l'Infini cesse d'exister, n'a jamais été, non plus que Dieu, et aucun univers n'est possible. Qu'il soit question, en termes temporels, d'une récurrence perpétuelle de la manifestation ou, en termes supratemporels, d'une manifestation sempiternelle n'importe pas vraiment. Ce qui compte, c'est de savoir que, pour être éternel et infini, ainsi que le réalise le voyant, l'être de Dieu est toujours et nécessairement manifesté en même temps que non manifesté.

Supprimer le monde, quelle qu'en soit l'apparence, c'est donc mutiler Dieu, l'amputer d'un des caractères qui le rendent éternel et infini. Peut-être possède-t-il d'autres moyens de s'exprimer que l'univers. Nous n'en savons rien, ne pouvons que laisser la question en suspens, la réponse dépassant de beaucoup notre mentalité la plus subtile. Contentons-nous de savoir que la perpétuelle manifestation cosmique est indispensable à l'infinitude de Dieu et qu'elle implique qu'une part de son être, semblant se retourner contre soi, œuvre à tisser le réseau des ténèbres pour qu'y naisse, au bout d'incalculables périodes, des êtres forts de retrouver en eux la mémoire de leur origine, l'océan éblouissant et informel de la Divinité.

Il serait vain de prétendre imaginer les autres moyens possibles — et innombrables — que Dieu a de s'exprimer. Nous faisons partie de cet univers, et c'est sa genèse qu'il nous appartient d'élucider. Or, la description de cette genèse nous conduit à dénuder les racines du Mal dans la mesure où l'acte créateur impose fatalement une limite à l'Illimité en enfermant l'Informel dans la forme.

Le pouvoir qui, en l'être divin, se charge de cette alchimie est ce qui, perçu par l'esprit humain, devient le Mal. Avant l'homme, nulle conscience ne le perçoit ainsi. Rien n'est mal pour l'édénique hébétude animale, ni pour les autres règnes de la création terrestre. L'a-t-on assez dit ? C'est avec nous que s'institue le sens de ce Mal qui, depuis d'innombrables millénaires, ne nous a pas quittés et ne nous lâchera pas tant que nous n'aurons pas dépassé notre condition marquée au coin de la dualité.

Avant nous, ce que nous taxons d'être le Mal n'était pas mauvais. Les pouvoirs que nous disons démoniaques existaient et œuvraient sur la Terre et partout dans le cosmos sans qu'ici-bas aucune forme de conscience les trouvât mauvais. Apprenons à regarder notre planète avant notre naissance afin de le comprendre : tout ce que le dualisme de nos perceptions nous mène à vouloir repousser se donnait libre cours sans qu'intervînt jamais aucun jugement. Les dénominateurs infernaux étaient à l'œuvre. L'Inconscience, ou perte de la Conscience divine, le Mensonge ou dissimulation de la Vérité divine, la Souffrance ou perversion de la Joie divine, la Mort ou reniement de l'Immortalité divine, tout était là, et à vrai dire beaucoup plus fortement qu'après notre apparition. Mais nulle voix ne retentissait pour proclamer que cela était mauvais.

Nous-mêmes, aujourd'hui, sommes tentés de croire que cette époque était d'innocence. D'innocence ou bien d'inconscience ? Ce que nous appelons le Mal régnait alors en maître

indiscuté. Simplement, rien ni personne n'en était conscient. C'est cela que nous appelons innocence et dont nous avons confusément la nostalgie lorsque nous évoquons le paradis terrestre et l'âge d'avant le péché originel, en sorte que le péché originel n'est pas forfaiture par rapport à l'ordre divin, mais prise de conscience du Mal qui existe dans le monde.

Nous devrions par conséquent comprendre à quel point nos préceptes éthiques sont inadéquats lorsque nous voulons examiner l'histoire de la création — et ne pas nous choquer lorsque, en nous, point l'idée de l'offrande d'elles-mêmes que les Puissances des Ténèbres font à Dieu pour œuvrer à sa manifestation. On pourrait presque dire que c'est par amour de Dieu que le diable est le diable, si ce n'était faire appel à des notions religieuses tombées en désuétude. Cependant, c'est bien d'un tel mystère qu'il s'agit et sur quoi reposent la connaissance et l'amour dont l'homme de Dieu rayonne.

Il n'est sans doute pas de plus sublime extase que celle où, s'affranchissant des données mentales où nous sommes enfermés, il découvre, éperdu, que cela même qu'il avait en horreur et dont il a tant voulu se purifier est Dieu. En ce sens, affirmer que le Mal est d'origine divine n'a rien de blasphématoire, cela implique seulement qu'est dépassée la conscience humaine et que la vision s'ouvre à de nouvelles strates, plus lumineuses et plus réelles, du sentiment de soi-même et du monde.

Comment, dès lors, le sage ne nous bénirait-il pas ? Comment ne verrait-il pas en nous bien autre chose que ce que nos actes apparents démontrent ? Notre caverne est en réalité chrysalide dont nous nous échapperons demain en un envol dont, en nous caressant le front, il prépare les modalités.

Et de même qu'il lui est évident qu'avant notre naissance le Mal existait sans être désigné comme tel, de même sait-il que, dans cet avenir où s'éploieront nos ailes, le Mal cessera pour nous d'exister tout en continuant d'imposer à travers le cosmos les limites étouffantes et nécessaires de la forme matérielle, que cette dernière soit infiniment grande ou infiniment petite.

C'est là encore une chose que nous devrions comprendre. Lorsque, dépassant la conscience allouée à notre espèce, nous pénétrerons dans une autre dimension de l'univers où nous vivrons selon le sens de l'Éternel et Infini dont le voyant est le messenger, les stades de la manifestation qui nous précèdent continueront de vivre à leur rythme et selon les perceptions qui leur sont propres : les animaux et les plantes demeureront des animaux et des plantes, et ceux d'entre nous qui ne seront pas transformés continueront d'être des hommes, certes plus conscients et plus harmonieux que nous ne le sommes aujourd'hui, mais tout aussi fourvoyés que nous par le dualisme de leurs perceptions. Rejetés dans les ténèbres extérieures ? Pas exactement, et certainement pas condamnés à la géhenne éternelle, mais constituant une étape sur le chemin de l'apothéose où nous serons parvenus. Et pour ceux qui admettent l'idée de la réincarnation et y voient un processus évolutif, il n'est pas malaisé d'en inférer que ceux qui ne seront pas tout de suite transformés le seront plus tard, lorsque tout leur être aura éprouvé le besoin et acquis le pouvoir de devenir ce que nul au monde ne saurait aujourd'hui définir et qui, pourtant, grandit en ce moment dans notre centre, se nourrissant de nos expériences et de nos rêves.

Nous verrons et vivrons autre chose en demeurant sur la Terre — qui, pour nous, ne sera plus la Terre. Et simultanément, l'espèce humaine d'alors continuera de voir et de vivre ce que nous connaissons à présent. De même ce que nous voyons et vivons échappe-t-il aux perceptions

animales, à la sensibilité animale ou au sommeil des minéraux. Cela aussi, il est urgent que nous le comprenions afin qu'une fois pour toutes le sens nous devienne clair de ce que nous appelons le Mal : si la prochaine étape de l'évolution doit nous ouvrir les portes d'une conscience divine et d'un univers matériel divin où nous revêtrons des corps physiques divins, nous nous trouvons confrontés à l'idée de rédemption, mais dépouillée des ornements et lavée des fards dont la pensée religieuse l'a recouverte jusqu'à la rendre méconnaissable.

Désacralisée, la rédemption ne disparaît ni ne perd son pouvoir. Au contraire, elle gagne en force en devenant le moyen pratique de notre accomplissement — car si notre vie devait pour jamais se réduire à la douleur et à l'ignorance où nous sommes, si nous ne devons jamais sortir des cachots de notre caverne, il serait inutile et monstrueux que certains d'entre nous s'en échappent et reviennent nous dire ce qu'ils ont vu dehors.

Comprenons une fois pour toutes qu'ils ne sont pas différents de nous et que, si, avec des mots qui peuvent différer, ils nous parlent d'une Réalité absolue à laquelle ils se sont identifiés, nous aussi, à leur instar, pouvons conquérir cette Réalité et nous aussi la devenir.

Et justement, la devenir sous-entend, quand on y réfléchit, une intégralité à laquelle les religions ne sauraient nous donner accès. Fondées sur la dualité où s'opposent Créateur et création, elles ne peuvent proposer une fusion spirituelle de celle-ci en celui-là. Quant aux formes supérieures de la recherche ascétique, elles n'envisagent guère la transformation matérielle de la création en son créateur.

Les religions, même les plus élaborées, n'offrent qu'une possibilité de contact entre le fidèle qui prie et son Dieu qui se tait et le recevra plus tard en un monde dont nous ne nous apercevons pas qu'il ne peut être divin puisque, la notion de récompense le définissant, il est tout autant que le nôtre soumis à la dualité. La recherche ascétique, pour sa part, tend généralement à la dissolution de l'être dans son principe informel. En sorte que, ni dans un cas ni dans l'autre, il n'est question de la vraie rédemption, qui est divinisation de l'univers.

Et pourtant, c'est de cette transfiguration à venir que, le plus souvent à son insu même, l'homme de Dieu témoigne lorsqu'il se penche sur nous pour nous bénir. Il sait que le Mal en tant que tel n'existe pas et que, fussions-nous honnis de nos semblables pour nos crimes mondiaux ou nos forfaits individuels, nous ne sommes pas coupables et que nos actes ne relèvent d'aucune jurisprudence. Le seul Mal qui puisse exister à ses yeux est l'illusion où, sans que nous y soyons pour rien, nous sommes tenus de vivre.

Comment, n'étant dotés que d'une conscience infirme, pourrions-nous ne pas nous tromper à chaque pas ? Les pires d'entre nous, s'ils étaient en contact avec la Vérité de l'univers, changeraient instantanément d'existence. Mais une telle conversion ne peut s'obtenir par le prosélytisme. Elle est le fruit d'une mue de la conscience.

Tous les discours du monde n'y feront rien : nous l'avons déjà dit, la dimension spirituelle est d'accès aussi difficile à nos sens que le monde des ultra-sons. Nous ne sommes pas construits pour y entrer d'emblée ni de plain-pied. Mais au fil de l'évolution (qui, sur le seul plan humain, ne s'est pas un instant arrêtée depuis l'homme de Néanderthal affirmant l'au-delà de la Mort jusqu'à nous qui renversons les barrières sociales, raciales, nationales, terrestres en attendant de renverser celles de notre système solaire), nous nous raffinons sans trêve, nous nous rendons de

plus en plus capables d'entrer en contact avec un ordre de réalité qui échappe à notre constitution initiale.

Même si nos errements sont plus grands et plus abominables qu'ils ne l'ont jamais été, il nous faut apprendre à reconnaître que, loin d'empirer, loin d'être toujours davantage les jouets des Pouvoirs des Ténèbres, nous devenons meilleurs parce que nous croissons en conscience — en puissance et en connaissance. Un jour viendra fatalement où cette grandissante conscience que nous avons du monde s'ouvrira sur des perceptions qui nous sont impossibles à l'heure actuelle et qui nous semblent ressortir à des lieux de délices réservés aux seuls hommes qui font le Bien sur la Terre, lors même qu'elles annulent toute perception de Bien et de Mal.

Fouillant la nuit où, nations autant qu'individus, nous nous acharnons les uns contre les autres, nous progressons vers l'extase où toute erreur nous sera impossible. C'est cela, et cela seul, que nous disent les voyants. Mais nous ne les comprenons pas. Il n'y a pas un seul homme de Dieu qui nous condamne ou nous traite en pécheurs. Nous nous imaginons qu'ils nous conjurent de faire pénitence parce que nos églises nous l'affirment. Mais nos églises participent autant que nous de l'obscurité de la caverne. Les prélats ne sont ni des sages ni des visionnaires. Ce sont des magistrats dont la bonne volonté n'est pas à mettre en doute. Mais ils légifèrent à propos de vérités dont ils n'ont aucune expérience. Ils singent avec componction les messies qui nous bénissent et qui nous aiment. En toute bonne foi, ils se trompent sur le sens de ce qui a été dit, en font un enseignement catégorique qui, muselé, condamné à des autels procustéens, parvient quand même à nous élever un peu, à nous éclairer un peu, à donner un sens, bientôt routinier, à notre vie. C'est tout. Et sans doute est-ce déjà beaucoup.

Mais il est des êtres de plus en plus nombreux dans un monde de moins en moins religieux pour qui ce n'est pas assez et qui voudraient davantage, qui pressentent une énigme plus grande et plus authentique que celle évoquée par les dogmes, une vérité plus transcendante et plus fidèle à ce qui a été vécu par nos grands Instructeurs, à ce qui, aujourd'hui même, est vécu par de nouveaux hommes de Dieu qui, inconnus, mêlés à notre foule, sont peut-être plus nombreux que jadis pour la très simple raison que la conscience générale de l'humanité est plus riche qu'elle ne l'était jadis, que notre âme collective, nourrie de l'expérience de siècles et de millénaires de quête spirituelle, est plus forte aujourd'hui d'engendrer des voyants grâce à qui découvrir d'autres visages de la Divinité.

Tous les sages qui vivent aujourd'hui et tous ceux qui viendront demain et dans la suite des temps auront sans doute la même expérience que ceux d'hier, même s'ils doivent l'exprimer dans des termes nouveaux et nécessairement révolutionnaires. Car en principe, il ne peut y avoir qu'une seule expérience de l'Un, même s'il doit être appréhendé diversement par l'âme qui le devient, et même si les traductions en sont innombrables, variant avec les âges, les latitudes et les besoins de notre humanité.

La conscience de l'unicité, c'est ce à quoi, les uns après les autres, accèdent les hommes de Dieu, c'est ce dont, à leur retour parmi nous, ils nous entretiennent, chacun à sa manière, c'est ce que, tous sans exception, nous devons posséder un jour — et peut-être dépasser. Il ne s'agit aucunement d'une existence outre-terre, parmi des anges occupés à jouer de la musique et à balancer des encensoirs devant l'Ancien des Jours. Où avons-nous d'ailleurs pris que telle était la promesse de nos Écritures ?

Pour ne parler que de la Bible, le parcours tracé de la Genèse à l'Apocalypse de Jean est d'une clarté qui ne laisse aucune place au doute. L'histoire de l'homme s'y trouve en entier circonscrite : du paradis terrestre inférieur qu'est le jardin d'Éden, nous devons passer au paradis terrestre supérieur qu'est le monde transfiguré par la descente de la Jérusalem céleste. De la conscience préhistorique que le geste d'Adam et Ève initie à la dualité du Bien et du Mal, nous nous dirigeons vers la conscience post-historique, ou plus exactement post-temporelle : éternelle. De la naissance de notre espèce, que l'on peut faire remonter à l'homme de Néanderthal quand, il y a soixante mille ans, il s'interrogea le premier sur la Mort et sur la dualité de la Vie et de la Mort, à notre exaltation à un niveau de l'Être où la Mort est sans pouvoir et où les Ténèbres n'existent plus, c'est tout notre drame qui se trouve décrit en un langage lumineux, mais dont la symbolique nous a souvent égarés.

Nous avons parlé de péché à l'origine et de Jugement à la fin, quand il fallait ne voir que l'ascension de notre âme depuis le clair-obscur de nos commencements jusqu'aux sommets éblouissants de notre transcendance. Mais il n'est pas trop tard. Nous pouvons encore réviser notre interprétation des choses, corriger nos erreurs, décrypter à l'aide de plus justes clefs le message légendaire qui, en hébreu pour une part et en grec pour l'autre, a modelé l'Occident et imprégné maints pays d'Orient.

À regarder la courbe de notre histoire, telle que les faits la présentent ou telle que les mythes la racontent, force nous est de comprendre l'ample mouvement de notre évolution depuis la Nuit des Temps jusqu'au Jour éternel. Entre le premier homme et les derniers, quel parcours ! Entre le monde torpide qui précédait l'intelligence mentale et l'univers illuminé qui la dépasse, quelle distance, et qui n'a rien à voir avec la rétribution de nos bonnes ou de nos mauvaises actions. Simplement, le sens du Bien et du Mal est le sceau apposé sur notre conscience et par elle. Une fois remplie la tâche de cette forme de conscience, une fois la vie entièrement vécue sous cet angle, il va de soi que nous pourrions passer à une autre vision des choses sans que récompense ou châtimement éternels entrent en ligne de compte. Un mode d'existence sera alors dépassé, un autre deviendra possible et naturel. Ceux d'entre nous qui, à tous les niveaux de leur être, auront exploité toutes les possibilités de l'existence telle que nous la percevons, entreront dans une autre sphère de la conscience incarnée sur la Terre, et nous serons de plus en plus nombreux à les suivre.

Est-ce assez clair ? Comprenons-nous assez nettement que nous ne serons jamais ni punis ni couronnés d'auréoles pour nos actes ignorants, et que le Bien ni le Mal ne sont en soi rien de tel, mais que nous en assimilons les leçons afin de devenir ce dont nous ne saurions avoir aucune idée ?

Ni le Bien ni le Mal n'existent, ni la Vie ni la Mort n'existent, il n'y a que Dieu. Mais pour le moment, et aussi longtemps que nous n'aurons pas accompli tout le périple de la dualité, aussi longtemps que nous n'aurons pas voyagé d'un extrême à l'autre de l'intelligence mentale, aussi longtemps que, mentalement, nous n'aurons pas su rétablir l'unité première en nous-mêmes et en ce qui nous entoure, nous continuerons de croire au Bien et au Mal, de nous battre pour leur triomphe ou leur défaite et, en leur nom, de vivre et de mourir.

En revanche, dès que nous aurons atteint les limites ultimes de notre conscience dans notre pensée, nos sentiments, nos sensations et nos éléments les plus physiques, nous serons sans effort propulsés vers la perception d'un nouveau ciel et d'une nouvelle Terre où, l'unité y régnant, il n'y

aura plus ni Bien ni Mal et où nous ne mourrons plus.

Lorsqu'elles se posent sur nos têtes afin de nous bénir, c'est de cette promesse que nous ensemencent les mains des hommes de Dieu. Eux-mêmes ne le savent pas toujours, ou ne l'ont pas toujours su. Ils ont été, ils sont les canaux impersonnels de la Force qui les illumine. Qu'elle accomplisse par leur intermédiaire ce qui doit être fait. Peu importe s'ils croient prôner une chose et si elle œuvre à une autre. Tout concourt au même but. Le Bouddha peut affirmer la triple illusion de l'homme, du monde et de Dieu, c'est ce qui doit être proclamé à ce moment-là de notre Histoire et cela s'intègre à un plus vaste plan où l'illusion est impossible et où une réalité inconcevable de son temps s'élabore et se laisse capter par de nouveaux voyants.

Seule, existe cette Force qui l'irriguait comme elle avait irrigué Moïse avant lui et comme, après lui, elle irrigua Jésus. Seule, existe cette Force consciente<sup>4</sup>. Et elle œuvre et le fait œuvrer à la réalisation d'un but qu'elle voit et qu'il ne connaît pas, lui qui est pourtant le visionnaire de nos besoins, de nos maux et de leur dépassement.

Comprenons en effet que, si grands que puissent être nos avatârs et nos messies, ils ne sont rien en comparaison de l'immensité du Pouvoir qui les anime. Vaisseaux de la Divinité en sa révélation progressive, ils ne peuvent juger de la tâche qui s'exécute par leur intermédiaire. Tout est silence en eux. Tout est Lumière. Et ils avancent et nous font avancer d'un pas vers l'Éternité. Mais quelle forme revêtira demain l'Éternité ? Elle, l'immuable, a-t-elle rien qui soit définitif ? Le sentiment que nous en avons grandit et nous devient familier au point que nous ne nous en apercevons pas plus que de notre respiration. Toutes nos poursuites philosophiques, scientifiques et artistiques en sont nimbées. Et nous nous prenons à rêver d'un avenir surhumain où elle serait en nous l'axe du monde.

Mais à vrai dire, nous n'avons pas la moindre idée du dépassement de soi qu'une race immortelle rechercherait. Nous pouvons imaginer qu'une espèce issue de nous nous dépasse, mais pas comment elle se dépasserait, pas à quelle transcendance elle s'ouvrirait, pas vers quelle conscience de Dieu elle s'acheminerait, elle qui serait et se connaîtrait divine.

Nul ne sait rien, alors ? Et il nous faut imaginer plus grand que Moïse, le Bouddha, ou Jésus ? Innocents que nous sommes ! Si, en Moïse, le Bouddha, ou Jésus, était contenue l'entièreté de Dieu, de son être immuable et de son devenir éternel, le monde se serait arrêté à eux. Il nous aurait été impossible d'aller plus loin. Toute l'explication de la Terre et des cieux aurait été fournie, et nous y aurions unanimement adhéré. Or, ce que nous voyons, au contraire, c'est que chacun d'eux, et d'autres dont le rôle fut plus modeste, la renommée moins universelle, ont rapporté d'au-delà un fragment de la connaissance, une lumière très douce ou un éclair éblouissant qui ont changé notre vision des choses.

Possédés par la Force consciente — si consciente que, pour ceux qu'elle possède, elle peut conduire à l'idée d'une Personne suprême et unique, d'un Dieu à la fois ineffable et personnel —, ils sont venus à nous afin de nous la transmettre en un acte d'amour où c'est Dieu lui-même qui prend chacun de nous dans ses bras, le berce et le console, l'apaise et le bénit.

Mais dans quel sens les dirigeait cette Force, ils ne le savaient pas. Ce que Dieu attendait

4 Pour la pensée indienne, la Conscience divine, Tchit, est en même temps Énergie : Tchit-Tapas.

réellement d'eux, ils ne le savaient pas. Ce que devait être l'avenir, ils ne le savaient pas. Ils se contentaient d'être les réceptacles d'un Amour et d'une Lumière infinis et de déverser sur nous cette Lumière et cet Amour.

Comment un homme de Dieu pourrait-il voir autre chose que la Lumière et que l'Amour à l'infini et dans l'éternité ? De son amour, il illumine l'univers, il illumine tous les plans de l'univers, même et surtout les plus obscurs. Il restitue à tout ce qui est sa vérité originelle. En lui, même ce que nous nommons le Mal est devenu le chant d'amour que l'Unique chante dans l'Éternité. Le corps sous lequel il nous apparaît et nous bénit n'est qu'une parcelle de l'Infini et qui, en soi, contient l'Infini, mais n'en exprime que ce qui doit être exprimé afin que l'Amour et la Lumière se répandent toujours davantage. Seuls, existent cette Lumière et cet Amour qui ne lui appartiennent pas et par lesquels s'expriment peu à peu l'Infini et l'Éternité.

Nous avons mal et nous nous croyons mauvais. Mais il est parmi nous, sous un nom ou un autre. Il vient à nous dans notre caverne, où il vivait jadis. Et de ses mains où coule une Force dont nous ignorons tout, il caresse nos fronts et fait pénétrer en nous, à notre insu, l'onde qui repousse les ténèbres, le fluide qui dissout l'inconscience et la douleur d'exister. Sans un mot, sans un reproche pour la saleté ou la sauvagerie de nos désirs et de nos pensées, il nous prend dans ses bras et nous berce tous, oui, tous tant que nous sommes, sans que nous nous en rendions compte.

Les quelque cinq milliards d'hommes que nous sommes aujourd'hui ont ainsi la tête qui repose sur les genoux des sages. Et comme des enfants fiévreux, nous délirons, hurlons de haine et de terreur, tandis que, de leurs doigts magiciens, ils écartent de nous les ténèbres et bénissent l'abîme où nous croyons sombrer et qui, pour eux, n'a plus rien d'effrayant.

L'homme de Dieu regarde dans nos yeux qui l'interrogent et il ne voit que Dieu. Il regarde dans les yeux des Pouvoirs de la Nuit et il ne voit que Dieu. L'abîme s'illumine. Ayez confiance, douces petites âmes, demain vous aussi vous verrez Dieu. Demain, vous aussi, vous serez Dieu.

Pondichéry - Paris  
10 décembre 88-27 mars 89